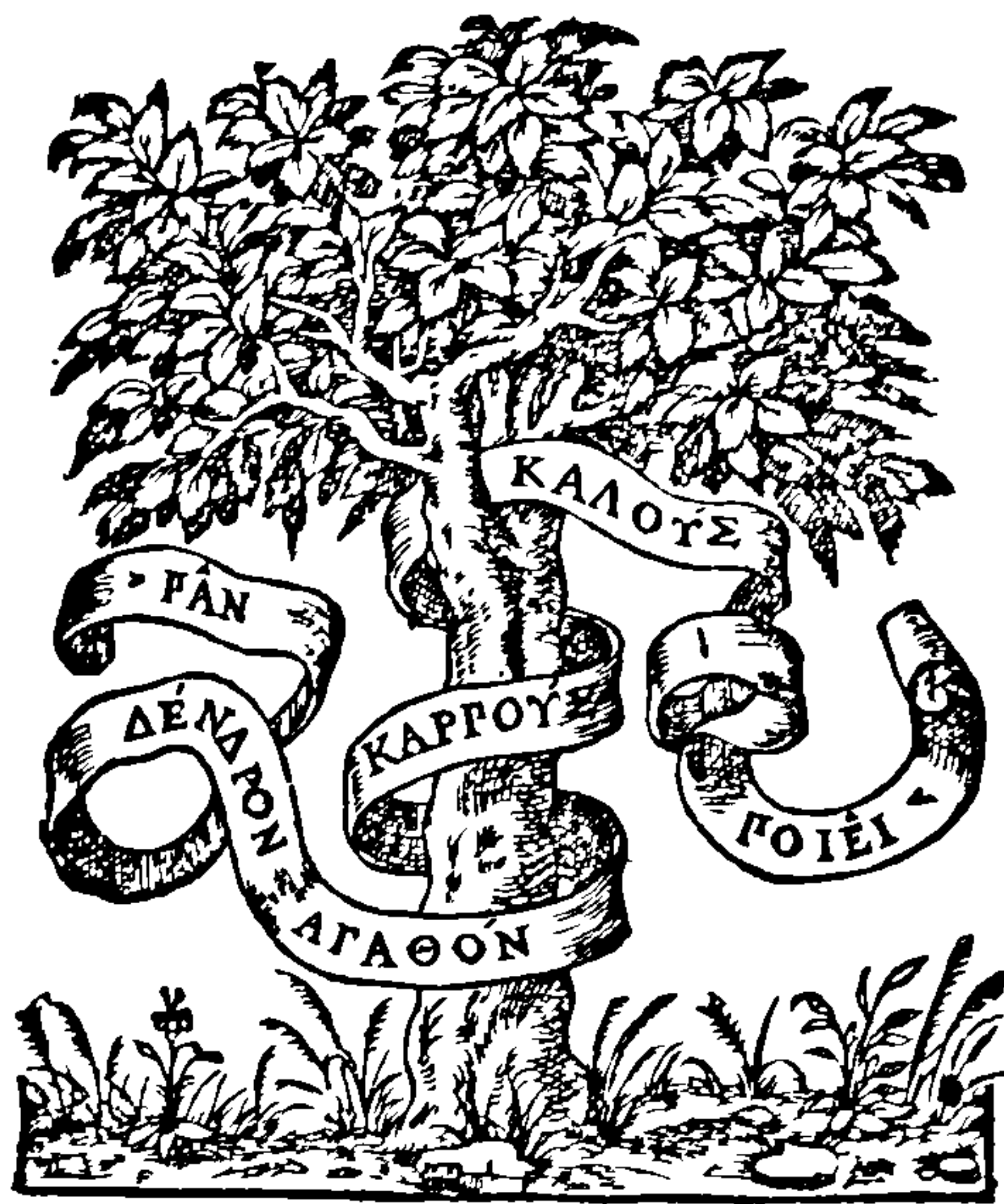


DIVERS IEVXR V-
STIQUES, ET AVTRES
OEUVRES POETIQUES DE
IOACHIM DV BELLAY
ANGEVIN.



A PARIS,
*De l'Imprimerie de Federic Morel, rue S. Ian
de Beauvais, au Franc Meurier.*

M. D. L X.

AVEC PRIVILEGE DV ROY.

AV LECTEUR.

L'avarice, & impudence de certains Imprimeurs, qui ne font conscience de se iouer de la reputation d'autrui, pour faire indifferemment leur profit de tout ce qui tombe entre leurs mains, a esté cause (amy lecteur) que contre ma uolonté i'ay cy deuant publié la plus grand' part de ce que tu liz de moy, comme ie fais encores de ce que ie t'offre maintenāt. Car combien que ce qui en est le meilleur (s'il y a rien de bon) ne merite l'impression, si est-ce que i'ayme beaucoup mieulx, que tu le lises imprimé correctemēt, que depraué par une infinité d'exemplaires, ou qui pis est, corrompu miserablement par un tas d'imprimeurs non moins ignorās, que temeraires & impudēs. Ce qui m'a contrainct de recueillir par cy par là, comme les fueilletz de la Sibylle, toutes ces petites pieces assez mal cousues, mais qui, peult estre, ne te donneront moins de plaisir que beaucoup d'autres plus graues, plus polies, & mieulx agencees. Reçoy donques ce present, tel qu'il est, de la mesme uolonté, que ie te le presente: employār les mesmes heures à la lecture d'iceluy, que celles que i'ay employees à la composition: c'est le temps qu'on donne ordinairement au ieu, aux spectacles, aux banquetz, & autres telles uoluptez de plus grands fraiz, & bien souuent de moindre plaisir, pour le moins de recreation moins honeste, & moins digne d'un esprit liberalement institué. Quoy que ce soit, ceulx qui sont ou si seueres, que rien ne leur plaist s'il n'est plein de doctrine, & antique eruditiō, ou si delicatz, que leurs oreilles reiectēt toutes choses, si elles ne sont elaborees en perfection, le tiltre du liure les admoneste de ne passer plus auāt, & se reseruer à d'autres œuures que ie leur garde, plus dignes d'eux, i'entens s'ilz me uenlēt departir tāt de faueur, & à eulx mesmes tant de loisir, que de les lire. Adieu.

12

A MONSIEVR DVTHIER
CONSEILLIER DV ROY, ET
SECRETAIRE D'ESTAT.

DVTHIER, dont la diligence,
Le sçauoir & la prudence,
L'experience & la foy,
D'un ordinaire exercice

Trauaillent pour le seruice
De la France & de son Roy:
Encores qu'on ne raisonne
Que de Mars & de Bellonne,
De discorde & de fureur,
De soldatz, & de gendarmes,
D'assaults, de sieges, d'allarmes,
De feu, de sang, & d'horreur:

Ne laisse pourtant de lire
Les petitz uers, que ma lyre
Te uient presenter icy,
Mellant au bruit des trompettes
Le son des doulces musettes,
Pour addoucir ton soucy.

Les uers qu'icy ie te chante,
Duthier ie ne les presente
A ces sourciz renfrongnez,
Auxquelz tel ieu ne peult plaire,
Et qui souuent à rien faire
Sont les plus embesongnez.

A ij

*Mais c'est pour toy que ie sonne,
Mais c'est à toy que ie donne
Le miel de telles douceurs,
Ou des affaires plus graues
Souuent le soucy tu laues,
Cher nourrisson des neuf Sœurs.*

*Ne crains point qu'à tes oreilles
Lors qu'aux affaires tu veilles,
Ie me vienne presenter:
Ma Muse non importune
Espiera l'heure opportune,
Pour tes oreilles tenter.*

*Elle fournira ta table
D'un entre-mez delectable:
Et en te parlant de moy
Dira combien ie t'honore,
Et de quelz liens encore,
Tu m'as obligé uers toy.*

*Ie bastis à ta memoire
La plus memorable gloire,
Dont ie fus onques sonneur.
Pendant la monstre ie t'offre
Des pieces qu'au fond du coffre
Ie reserve à ton honneur.*



LE MORETVM DE VIRGILE.

E'Estoit au poinct, que la nuit hyuernale
A pproche plus de l'estoille iournale,
Et l'eueilleur du rustique seiour
Ia par son chant auoit predict le iour:

Lors que Marsault, qui pour tout heritage
Ne possidoit qu'un petit iardinage,
Craignant des-ia la faim du iour suiuant
De son grabat tout beau se ua leuant,
Et tastonnant avecques main soigneuse
L'obscurité de la nuit sommeilleuse,
Cherche le feu, lequel il a trouué,
Après l'auoir à son dam esproüué.

Là d'une souche à demy consumée
Sortoit encor quelque peu de fumée,
Et soubz la cendre estoit le feu caché:
A lors Marsault avecques front panché
Sur le foyer, vient approcher sa mèche,
Et attirant un peu d'estoupe seiche
D'un fer pointu, souffle tant & si fort,
Qu'il alluma le feu ia demy mort.

L'obscurité faict place à la chandelle:
Marsault chemine, & tousiours autour d'elle

Porte la main, pour la garder du uent,
Puis ouure un huis, qui estoit au deuant.
D'un moncelet de froument il ua prendre
Autant que peult la mesure comprendre,
Qui enuiron seize liures contient.
Il part de là, à la meule s'en uient,
Et sur un aix seruant à cest affaire
Met pres du mur son petit luminaire.

A lors il ua desplier ses bras nuds,
Ses deux gros bras bien nerueux & charnus,
Portant de cheure une peau herissée
Dessus le flanc rustiquement troussée:
Prend le balay, & tout à l'environ
Va nettoyant la meule & le giron:
Et puis il met les mains à l'exercice,
Et à chascune ordonne son office.
Auec la gauche il faict tumber le grain
Dessous la meule, & auec l'autre main
Donne le tour, d'un rond qui point ne cesse.
Le blé moulu tumber en farine espesse.

Aucune fois d'un trauail successeur
La gauche tourne, & soulage sa sœur:
Luy mesme aussi quelquefois se soulage,
Chantant des uers, & chansons de uillage.
A lors Catou il huche haultement.
Pour tous seruans il auoit seulement
Ceste Catou, qui à sa laide mine
Montroit assez qu'elle estoit Limousine.

Les cheveux roux, & le teint tout haslé,
La lippe enflee, & le sein auallé,
Le uentre gros, gembes grosses, & grands plantes,
Et aux talons tousiours mules & fentes.

Marsault luy dit qu'elle face du feu,
Que l'eau soit chaulde, & apres qu'il a ueu
Son blé moulu, il le prend, il le sasse.
Le son demeure, & la farine passe.

Puis sur un aix l'agence tout soudain,
Verse l'eau tiede, & en menant la main
Tout au trauers, pestrit tout peste mesle.
Auecques l'eau la farine se mesle.

Des grains de sel il y respand aussi:
L'œurre se forme, & deuient espoissi.

Auec la paulme en rond il le façonne,
Presse le moule, & sa marque luy donne,
Le porte au feu (Catou premierement
Auoit le lieu nettoyé proprement)
D'un test uolté il a faict sa fournaize:
Et ce pendant que la tuyle & la braize
Font leur deuoir, Marsault ne chomme pas,
Mais se pouruoit d'autres metz & repas,
Pour ne trouuer, à la manger seulette,
Fadesçateur au goust de sa galette.

De chair de porc par le sel endurci
Les gros quartiers, & les iambons aussi
N'estoient pas là penduz pour son usage,
Mais seulement le rond d'un vieux fourmage

Par le milieu trauersé d'un genet,
Et tout au pres un uieux fagot d'aneth.
Luy donc aiant le soing de sa pasture,
Pour son disner cherche autre nourriture.

I oingnant la loge, ou Marsault habitoit,
Fut un iardin, un iardin qui estoit
D'un peu d'oziers clos deuant & derriere,
Et de roseaux à la canne legere:
Petit de lieu, mais d'herbes bien fourny.
Ce iardin là n'estoit pas dégarny
De ce qui sert à un pauvre mesnage:
Souuent le riche y prenoit son usage.
Quant au labeur, cela ne luy coustoit
Que l'enretien: cest entretien c'estoit,
Quand quelque feste, ou saison pluuieuse
Auoient rendu sa charrue ocieuse.

Marsault scauoit les plantes disposer,
Marsault scauoit semer & arroser.
Là se trouuoit toute herbe de potage,
Là s'estendoit la bette au grand fueillage,
Et la vinette espessement croissant,
Auec la mauue, & l'eule uerdissant.
Les chichespois y prenoient nourriture,
Oignons, pauotz d'endormante nature,
Là s'estendoit la friande laiçtue,
Et là s'enfloit la coucourde uentruë.

Cela n'estoit de Marsault le manger.
(Car qui estoit plus que lu y mesnager?)

Son reuenu au peuple estoit utile,
Il en portoit certains iours à la uille,
Et puis au soir retournoit à grand' ioye
Leger d'espaule, & chargé de monnoye.
Bien peu souuent de la chair achetoit,
Le rouge oignon son appetit dontoit,
Et le pourreau bien teillant : quelquefois
Il se païssoit de cresson allenois,
Qui prend au nez, d'endiue, & de roquette
Bonne aux uieillards. uoyla comment se traite
Le bon Marsault, qui songeant à son cas
En son iardin ua chercher son repas.

Premierement grattant un peu la terre,
Quatre aulx espaiz de racine il deterre,
Arrache aussi des coriandres gresles,
Et du persil aux petites umbelles,
De uerde rue il s'est aussi pourueu,
Puis tout ioyeux s'assied aupres du feu:
Huche Caton, demande le mortier,
Plume l'oignon, prend ce qui faict mestier,
Iette le reste, & puis en belle eau frotte
Bien nettement la terreuse echalotte,
Et tout cela uous iette dans le fond
De son mortier, qui fut caué en rond.

Des grains de sel il y met d'auantage,
Il y adiouste encores du fourmage
Dur & salé, & puis ces herbes là
Dont i'ay parlé, iette sur tout cela:

Et puis deſſoubz ſes aynés heriſſées
De la main gauche a ſes robes trouſſées,
De l'autre main il va pilant les aulx,
Dont la ſenteur offeſſe les nazeaux:
Le ſuc de l'un avec l'autre ſ'aſſemble,
Le pilon tourne, & brife tout enſemble.

Lors peu à peu ceſtuy perd ſa ualeur,
Et ceſtuy-la: tous n'ont qu'une couleur,
Qui pour le blanc, n'eſt du tout uerdiffante,
Ny pour le uerd, toute auſſi blanchiffante.
Souuent Marsault, comme tout courroucé,
Soufle, renifle, & d'un nez retrouſſé
Maudit ſes aulx: ſouuent torche ſes yeux
Du bout des doigts, ſouuent tout furieux
Va maugreant la uapeur innocente.
Des-ia ſe faiçt la matiere plus lente
Qu'au parauant, le pilon qui tenoit
Dans le mortier, plus lentement tournoit.

Or' il y meſle un peu d'olif, & ores
Un petit fil de uinaigre, & encores
Remeſle tout, & puis une autrefois
Le meſle encor': puis avecques deux doigts
Finablement le mortier enuironne,
Et en tourteau la matiere façonne.

Voyla comment la ſauſſe lon faiſoit,
Qui MORETVM en latin ſe diſoit.
Catou ſoigneuſe avecques la main nette
Encependant tire auſſi ſa galette.

*Ainsi Marsault ne craignant plus la faim
Pour ce iour-la, se depesche soudain,
Prend son chapeau, ses giestres, & se rue
Auec ses bœufz au faict de la charrue.
Fin du Moretum.*

VOEVS RVSTIQUES
du latin de Naugerius.
A CERES.

REGARDE ô Ceres la grande
D anser la rustique bande
Des laboureurs assemblez
A la semence des blez.
Fay que le grain ne pourrisse
Par la pluye, & ne perisse
Par l'huyuer trop auancé
Le sillon ensemençé.
Que la malheureuse auêne
Ne foisonne sur la plaine,
Ny toute autre herbe qui nuit
Au grain dont uient le bon fruit.
Qu'un fort uent meslé de gresle
Ne renuerse pesle mesle
Le blé sur terre haulsé
De telle fureur blessé.
Que les oyseaux qui rauissent,
Du froment ne se nourrissent,

Ny ces monstres d'animaulx
Qui font par tout tant de maulx.
Mais fay que le champ nous rende
Auec une usure grande
Les grains par nous enserrez
Sous les sillons labourez.
Ainsi sera. qu'on espanche
Un plein pot de crème blanche,
Et du miel delicieux
Coulant avecques uin uieux.
Que l'hostie inuiolee
Auant que d'estre immolee,
Par trois fois d'un heureux tour
Cerne ces bledz à l'entour.
C'est assez. moissons parfaites
Autres festes seront faictes,
Et seront tes cheueux saints
D'espicz couronnez & ceinctz.

D'VN VANNEUR DE BLE,
aux vents.

A VOUS troppe legere,
Qui d'aile passagere
Par le monde uolez,
Et d'un siffiant murmure
L'umbrageuse uerdure
Doulcement esbranlez,

*I'offre ces uiolettes,
Ces lis, & ces fleurettes,
Et ces roses icy,
Ces uermeillettes roses,
Tout freschement écloses,
Et ces œilletz aussi.*

*De uostre douce halaine
E uentez ceste plaine,
E uentez ce seiour:
Ce pendant que i'ahanne
A mon blé, que ie uanne
A la chaleur du iour.*

**A CERES, A BACCHVS,
& à Palés.**

*CERES d'espicz ie couronne,
Ce pampre à Bacchus ie donne,
Ie donne à Palés la grande
Deux potz de laiçt pour offrande:
Afin que Cerés la blonde
Rende la plaine feconde,
Bacchus à la uignerie,
Et Palés à la prairie.*

SVR LE MESME SVBIECT.

*De fleurs, d'espicz, de pampre ie couronne
Palés Cerés, Bacchus: à fin qu'icy*

*Le pré, le champ, & le terroy ausſy
En fein, en grain, en uendenge foifonne.
De chault, de greſle, & de froid qui eſtonne
L'herbe, l'eſſic, le ſep, n'ayons ſoucy:
Aux fleurs, aux grains, aux rayſins adoulcy
Soit le printemps, ſoit l'eſté, ſoit l'autonne.
Le bœuf, l'oyselau, la cheure ne deuore
L'herbe, le blé, ny le bourgeon encore.
Faucheurs, coupeurs, uendengeurs, louez donques
Le pré, le champ, le uignoble Angeuin:
Granges, greniers, celiers on ne uid onques
Si pleins de fein, de froment, & de uin.*

D'VN BERGER, A PAN.

*ROBIN par bois & campagnes,
Par bocaiges & montaignes,
Suiuant naguere un taureau
Egaré de ſon troupeau,
D'un roc eleue regarde,
Vuid une biche fuyarde,
D'un dard la fait trebucher,
Trouue en l'ancre d'un rocher
Les petitz fanneaux, qu'il donne
A Iannette ſa mignonne:
Puis fait à ſes compaignons
Vn banquet d'aulx & d'oignons,
Faiſant courir par la troupe*

*De uin d'Aniou mainte coupe:
Quant au reste, ô Dieu cornu,
Au croc de ce pin cogneu
Pour ton offrande i'apporte
La peau de la biche morte.*

D'VN CHASSEUR.

*PAN des forestz habitant l'épessueur,
Pan, pié de bouc, Robinet ton chasseur
Accoustumé iadis de faire teste
A la fureur de mainte fiere beste,
Et par lequel à cestuy pin sacré
Tu uois encor, s'ilz te uiennent à gré,
Les piedz des ours, & les hures fendues
Des vieux sangliers, pour offrande pendues.
Ores uieillard, & d'aage tout uoulté,
De ce grand cerf, que luy mesme a donté,
Le bois encor' il te sacre & ordonne,
Digne present d'une uieille personne,
Bien que tel œuure ait iadis eu l'honneur
D'estre auoué par le Thebain ueneur.
Recoy le donq pour œuure de ieunesse,
Et ne le croy de moindre hardiesse.*

D'VN VIGNERON A BACCHVS.

*CESTE uigne tant utile,
Vigne de raysins fertile,*

*Toujours coustumiere d'estre
Fidele aux vœus de son maistre,
Ores, qu'elle est bien fleurie,
Te la consacre, & dedie
Thenot uigneron d'icelle.
Fay donq' Bacchus, que par elle
Ne soit trompé de l'attente,
Qu'il a d'une telle plante:
Et que mon Aniou foisonne
Partout en uigne aussi bonne.*

DE DEUX AMANS, A VENUS.

*NOUS deux Amãs, qui d'un mesme courage
Sommes unis en ce prochain uillage,
Chaste Cypris, uouons a ton auet
Auec le lis l'amaranthe immortel.
Et c'est à fin, que nostre amour soit telle
Que l'amaranthe a la fleur immortelle:
Soit toujours pure, & de telle blancheur,
Que sont les lis en leur pasle frescheur,
Et que noz cœurs mesme lien assemble,
Comme ces fleurs on uoid ioinctes ensemble.*

D'VNE NYMPHE, A DIANE.

*VNE vierge chasseresse
Pleurant de laisser les bois,*

Append

*A ppend icy son carquois,
S es traictz, son arc, & sa lesse.
S a mere l'a condamnée
A rompre son chaste uœu,
L a liant d'un autre nœu
D essoubs les loix d'Hymenee.
M ais, ô fille de Latonne,
Q u'encor' reclamer ie doy,
S i c'est en despit de moy,
Q ue tes forestz i'abandonne,
A utant qu'au bois fauorable
D iane tu m'as esté,
S ois à ma necessité
L ucine autant secourable.*

EPITAPHE D'VN CHIEN.

*C E bon Hurauld, qui souloit estre
L e mignon de Iacquet son maistre,
Hurauld uenu du bas Poitou
S ur les douces riuës d'Aniou,
P our garder le troupeau chãpestre :
P endant que la bande compaigne
D es autres chiens, sur la campagne
D ormant gisoit deçà, delà,
F aisant le guet sur ce bord là,
O u Meine à Loyre s'accompaigne:
C e bon chien sur tous chiens fidele*

*Defendit de la dent cruelle
Les aignelets, mais ce pendant
Il mourut en les defendant,
Digne de louange immortelle.
Son maistre regrettant sa perte,
L'a mis sous ceste motte uerte:
Aussi auoit bien merité
Vne telle fidelité
D'estre si dignement couuerte.
Les pauvres troppeaux le gemissent,
Mais les animaux qui rauissent,
Et les larrons s'attendent bien
D'estre maistres de nostre bien,
Et de sa mort se resiouissent.*

A V E N U S.

*AYANT apres long desir
Pris de ma douce ennemie
Quelques arres du plaisir,
Que sa rigueur me denie,
Ie t'offre ces beaux œillets,
Venus ie t'offre ces roses,
Dont les boutons vermeillets
Imitent les leures closes,
Que i'ay baisé par trois fois,
Marchant tout beau dessous l'ombre
De ce buisson, que tu vois:*

*Et n'ay sceu passer ce nombre
Pour ce que la mere estoit
Aupres de là, ce me semble,
Laquelle nous aguettoit :
De peur encores i'en tremble.*

*Or ie te donne des fleurs :
Mais si tu fais ma rebelle
Autant piteuse à mes pleurs,
Comme à mes yeux elle est belle,*

*Vn Myrte ie dedieray
Dessus les riuës de Loyre,
Et sur l'escorfe escriray
Ces quatre uers à ta gloire :*

THENOT SVR CE BORT ICY,
A VENVS SACRE ET ORDONNE
CE MYRTE, ET LVY DONNE AVSSI
CES TROPPEAVX, ET SA PERSONNE.

ESTRENE D'VN TABLEAV.

*Ce tableau, que pour t'estrener
Isabeau, ie te ueux donner,
Au uif rapporte mon uisage
Autant qu'on uid onques image.
Qu'ainsi soit, regarde Isabeau,
Comme ie semble à mon tableau :
La couleur du protraict est blesme,
Et la mienne est tousiours de mesme :*

*Sans cueur il est, sans cueur ie suis,
Ie n'ay point eu de cueur depuis,
Qu'amour l'ostant de ma puissance,
Le meit soubs ton obeissance.
Il est muet, si suis-ie moy,
Quand ie me trouue deuant toy.
Bref, qui nous uoid, uoir il luy semble
Deux Amans, ou tableaux ensemble.
Nous sommes differents d'un poinct,
C'est qu'amour ne le brusle point.
Et quand il sentiroit la flamme,
(Comme tout par ton œil s'enflamme)
Ainsi que de moy malheureux
Son mal ne sera langoureux,
Et les flammes continuelles
Ainsi n'ardront point ses moëles :
Au premier feu qu'il sentira,
Soudain en cendres il ira.*

VILLANELLE.

*EN ce moys delicieux,
Qu'amour toute chose incite,
Vn chacun à qui mieulx mieulx
La douceur du temps imite,
Mais une rigueur despitée
Me faict pleurer mon malheur.*

Belle & franche Marguerite,
 Pour uous i'ay ceste douleur.
 Dedans uostre œil gracieux
 Toute douceur est escritte,
 Mais la douceur de uoz yeux
 En amertume est confite.
 Souuent la couleur habite
 Dessous une belle fleur.
 Belle & franche Marguerite,
 Pour uous i'ay ceste douleur.
 Or puis que ie deuiens uieux,
 Et que rien ne me profite,
 Desesperé d'auoir mieulx,
 Ie m'en iray rendre hermite,
 Ie m'en iray rendre hermite,
 Pour mieulx pleurer mon malheur.
 Belle & franche Marguerite,
 Pour uous i'ay ceste douleur.
 Mais si la faueur des Dieux
 A uous auoit conduitte,
 Ou, desperé d'auoir mieulx,
 Ie m'en iray rendre hermite,
 Peut estre que ma poursuite
 Vous feroit changer couleur.
 Belle & franche Marguerite,
 Pour uous i'ay ceste douleur.

LE COMBAT D'HERCVLE
& d'Acheloys, d'Ouide.

CE n'est icy, que ie chante
Les Titans oultrageux,
Ny ceulx que la Grece uante,
Ny le Troien courageux:
Ie ne redy l'entreprise
De Turne, & du filz d'Anchise,
Et si ne rechante pas
Tydé, Capanee, Adraste,
Ny les deux filz d'Iocaste,
Ny les Thessales combats.
Icy i etais la proësse
Du double honneur de Clairmont,
Dont la braue hardiesse
Dont a Mambrin, & Almont.
Ie laisse encore derriere
Et l'une, & l'autre Guerriere:
Ie laisse le bon Roger,
Le Sericain, le Tartare,
Et la uaillance barbare
Du superbe Roy d'Arger.
Mais bien ie chante d'Alcide
Le labeur à ceste fois,
Qui dont a la force humide
Des trois formes d'Acheloys:
D'Acheloys, ce braue fleuve,
Qui fait à son dam espreuve

*De sa force, & de son cueur,
Sous un corps non ueritable,
Contre le bras indontable
De tant de monstres uainqueur.*

*La princesse Etolienne
A voit donté sous ses yeux
La grandeur Herculienne,
Et ce fleuve audacieux.
L'alliance de la belle
Mille autres encor' appelle,
Mais tous cedent à ces deux.
Acheloys premier s'adresse
Au pere de la princesse
Hault assis au milieu d'eux :
Regoy moy (dit il) pour gendre,
Prince Calidonien.
Mais plus tost ueuille moy prendre
(Dit le grand Aonien)
Ta fille aura pour beaupere
Celuy, qui le ciel tempere.
Mille monstres surmontez
Pour douaire ie luy donne,
Pour ton seruice i'ordonne,
Ces bras non iamais dontez.
Acheloys dit au contraire,
I'apporte ma deité,
Plus riche & digne douaire
Que n'est pas l'humanité.*

*I e suis d'un grand fleuve prince,
I e traaverse ta prouince
En mille tours fluctueux:
Du gras limon qui arrive
Dessus ma fertile riue,
I e rends tes champs fructueux.
Contre moy n'est irritee
La grand' princesse des Dieux:
I e ne cognois Eurystee,
Ny son courage odieux:
I e ne me suis feinct un pere
Par le crime de ma mere,
Ny tous ses monstres conquis.
Roy donques ne ueuille querre
Vn gendre en estrange terre,
L'ayant chez toy tout acquis.*

L'amy de Deïanire

*A ces mots iniurieux
Soudain embraze son ire,
Et d'un regard furieux,
Toy (dit il) trop plus adextre
Du parler, que de la dextre,
Braue tant que tu uoudras,
Ton brauer ne me fait honte,
Pourueu que ie te surmonte
Par la force de mes bras.*

*Disant ces mots, il deserre
Ces bras nerueux & charnus,*

Gette

*Gette sa masse par terre,
Et monstre ses membres nuds:
Acheloys sa robe uerte
De ions & roseaux couuerte
S'arrache de sus le doz.
Chacun d'eulx baisse la teste,
Et à la luyte s'appreste
De nerfz, de membres, & d'os.
Leurs paulmes ilz ensablonnent,
Et leurs doz contrecourbez
Des prises qu'ilz s'entredonnent,
Sont tous meurtriz & plumbez.
Qui tient, qui lasche sa prise,
Qui par force, ou par surprise
Gaigne le dessous des bras,
Qui ses gembes entrelasse,
Qui sans bouger de sa place,
Se tient ferme sur son pas.
Long temps Hercule s'efforce,
Long temps contre ses efforts
Acheloys a moins de force,
Que de pesanteur de corps:
L'un en uain trauaille & sue,
L'autre tardif se remue
Non moins ferme qu'une tour,
Ou qu'un rocher qui se fonde
Immobile contre l'onde,
Qui le bat tout à l'entour.*

I cy quasi hors d'haleine

Ilz prennent un peu le uent,

Et puis retentent la peine,

Plus ahurtez que deuant.

De pieds, de corps, bras, & teste

L'un contre l'autre s'arreste,

Deux taureaux de mesme cueur

Fiers au combat se hazardent.

Les autres craintifz regardent

Non asseurez du uainqueur.

Trois fois Hercule repousse

La poictrine d'Acheloy,

La roideur de sa secousse

Fut uaine iusqu' à trois fois:

A la quatrieme il s'élance,

Et de sa plus grand' uaillance

Met son luyteur au deffous,

L'estreint, le hurte, le serre,

Et luy fait mordre la terre,

Accablé sous ces genoux.

Le Fleuve se sentant moindre

Et d'adresse & de pouuoir,

A sa force uolut ioindre

Le secours de son sçauoir.

Des mains d'Hercule il s'écoule,

Et faict serpent, qui se roule,

En longs cercles ua glissant,

Siffle comme une sagette,

Dardant menu sa languette
 En deux pointes finissant.
 C'est de mon berceau l'ouvrage,
 Dit Hercule, & qui te fait
 Si prodigue de courage
 Soubz un serpent contrefait?
 Quand bien tu te pourrois dire
 De tous les serpens le pire,
 Pourtant cest Hydre n'es-tu,
 Cest Hydre, qui tant fertile
 Gaingnoit d'un dommage utile
 Deux chez pour un abbatu.
 Toy donc soubz forme empruntee
 Pense-tu bien surmonter
 Ceste puissance indontee,
 Qui sceut tel monstre donter?
 Ainsi serioit Alcide
 Ia tenant ce Dieu liquide,
 Qui en uain se herissant,
 Se demaine & se trauaille,
 Pour sortir de la tenaille,
 Qui ua sa gorge pressant.
 Voicy la derniere esprouue.
 Ia d'un miracle nouveau
 S'estoit deguizé le Fleuve
 Soubz la forme d'un taureau,
 Qui roüant son œil terrible
 D'un long muglement horrible

*Remasche un peu sa fureur,
Puis d'une course elancee
S'en vient la teste baissée,
Portant la foudre, & l'horreur.*

*Mais celui dont le courage
Ne sentit onques la peur,
Attend brauement l'orage
De ce troisieme labeur,
La gembe droite il auance,
Et d'une egale ballance
Roidissant les bras ouuers,
Des deux cornes se fait maistre,
Et d'une secousse adextre
Vous met le fleuve à l'enuers.*

*Mais l'ire, & la force à l'heure
Hercule tant anima,
Que de la corne meilleure
Le front il luy desarma.
Du pié luy donne en la panse
Et la corne arriere lance,
Que les Naiades alors
Ont cherement recueillie,
Et l'ont richement remplie
De leurs plus riches tresors.*

*L'un pour le pris de sa peine
De son peuplier couronné
Sa doulce guerriere emmeine,
L'autre demeure ecorné:*

Et se couronnant de saule,
Jusqu'au dessus de l'espaule
Se tappit dedans ses eaux,
Ou uergongneux il essaye
Cacher sa nouvelle playe
De ses cannes & roseaux.

CHANT DE L'AMOUR,
& du Printemps.

IC'Y ie ne chante pas
De Mars la guerriere troppe,
Ny les horribles combats
Des deux seigneurs de l'Europe.
Quelque plus heureux sonneur
Sonne l'immortelle gloire,
Qui doit consacrer l'honneur
De la Françoise uictoire:
Chante l'aigle abandonné
De son Espagne fuytiue,
Et le Croissant couronné
Menant la guerre captiue.
Ce pendant la sainte erreur
D'une deite plus forte
Dira la douce fureur,
Qui hors de moy me transporte.
A mour le premier des Dieux

Formant ceste masse ronde,
D'un discord melodieux
Lia les membres du monde.
Le ciel courbe il estendit
Dessus la terre abbaissee,
Et la terre en l'air pendit.
D'une rondeur balancee,
D'un ordre perpetuel
Il entretient & dispose:
Par un desir mutuel
L'espece de toute chose.
D'Amour soyeꝝ donq' mes chants,
A fin que dessus uoz ailes
Je raze la fleur des champs
Des neuf filles immortelles.
Autant que me semble doulx
Le traict de ma flamme uiue,
Autant mes uers soyeꝝ-vous.
Remplis de doulceur naïue.
Le blanc taureau rauisseur
Dore la saison nouuelle,
Et en nouuelle doulceur
Mon amour se renouuelle.
Si les ioyeux oyselets
Dessus les uerdes fleurettes,
Et par les bois nouuelets
Dégoysent leurs amourrettes,
Pourquoy ne diray ie aussi

*Le seul plaisir de ma vie,
Puis qu'amour le ueult ainsi,
Et que le ciel m'y conuie?
Le flambeau dont les chaleurs
Ardent l'antique froidure,
De mille sortes de fleurs
Repeingt la ieune uerdure:
Et le Dieu, qui mes desirs
Brusle d'une sainte flamme,
Mille sortes de plaisirs
Replante dedans mon ame.
Tout ce, qui l'huyers'est ueu
Morne, transi, froid, & blesme,
Sent maintenant ce doux feu,
Et moy ie suis le feu mesme.
Des fleuves les pieds glissans
Frappent leurs plus haultes riués,
Et les sommets uerdissans
Rehaussent leurs testes uiues:
Des-ia les seps tournoyans
Autour des branches uerdoient,
Ia les uerds sillons ploians
Par les campagnes ondoient.
Bacchus, Priape, & Cerés,
Palés, Vertumne, & Pomonne,
Et chaque Dieu des forests
Se prepare une couronne.
Tel fut le siecle doré,*

Tel sera le nostre encore
Dessous le sceptre honoré
De Henry qui le redore.
Desspillant de ses butins
La monstrueuse ignorance,
Pour accabler les mutins
Dessous les bras de la France.
O de quel bien redoublé
L'Europe sera saisie,
Si son repos n'est troublé
Par le tyran de l'Asie!
Lors ie seray le tesmoing
D'une victoire si belle,
Ce pendant un autre soing
Plus doucement me r'appelle.
Amour, si ta deité,
Des deitez la plus sainte,
Fut des ma natiuité
En moy diuinement peinte:
Si tu es tout bon, & beau,
Et si tu m'as faict notoire,
Que ton celeste flambeau
Ne iette point flamme noire:
De quelle riche couleur
Peindray-ie ma poésie
Pour descrire la ualeur
Que i'ay sur toutes choisie?
Tous les uerds tresors des cieux,

Riche

*Riche ornement de la plaine
Representent à mes yeux
L'obiet de ma douce peine.
Je uoy dedans ces œillets
Rougir les deux leures closes
Dont les boutons uermelllets
Blemissent le teinct des roses.
Je uoy pallir dans ces lis,
Qui en longueur se blanchissent,
La nege des doigts polis,
Qui en dix perles finissent.
Voyant sur nostre seiour
La belle aube retournée,
Pour serener d'un beau iour
La lumiere nouveau-née,
Je uoy le blanc, & uermel
De celle face tant claire,
Dont l'un, & l'autre soleil,
A mes tenebres esclaire.
Voyant ces rayons ardents
Dessus le crystal de l'onde,
Qui frizent par le dedans
Le fond de l'arene blonde,
Je uoy les ondes encor
De ces tresses blondelettes,
Qui se crespent deffous l'or
Des argentines perlettes.
Le sep, qui estreint si fort*

De l'orme la branche neuue,
Armant l'un & l'autre bord
Du long rampart de mon fleuve,
Ressemble ces nœuds espars,
Qui sur le front de madame
Enlacent de toutes parts
Mon cueur, mon corps, & mon ame.
Ce uent, qui raze les flancs
De la plaine coloree,
A longs souspirs doux souflans,
Qui rident l'onde azuree.
M'inspire un doux souuenir
De ceste haleine tant douce,
Qui fait doucement uenir,
Et plus doucement repoulse
Les deux sommetz endurcis
De ces blancs coutaux d'iuoyre,
Comme les flots addoulcis,
Qui baisent les bords de Loyre.
L'argent de ces ruisseaux,
Qui paisiblement murmurent,
Sous le fraiz des arbrisseaux,
Qui les riuages emmurent,
Resseut celle douce uoix,
Voix celeste, & nonpareille,
Qui m'a plus de mille fois
Succé l'ame par l'oreille.
Vous donq' amoureux oyseaux

*Soit aux bois, soit aux campagnes,
Accordez au bruit des eaux,
Qui tombent de ces montaignes.
Dont l'immortelle uerueur
De mille fleurs diapree
Embasme de son odeur
Le uerd honneur de la pree.
I cy dedier ie ueulx
Vn autel à ma Deesse,
Pour y consacrer les uæus
Que ma Muse luy adresse.
De fleurs & de rameaux uerds
Sera la riche peinture,
Et la rondeur de mes uers
Y seruira de ceinture.
Qu'il n'y ait en ce beau clos
Branche, qui ne reuerdisse,
Bouton, qui ne soit déclos,
Ny herbe, qui ne florisse.
I amais n'y faille le thyn,
L'œillet, le lis, ny la rose,
Ny la fleur, qui au matin
Est ouuerte, & au soir close.
I amais n'y faille le miel,
Ny le laiët, ny la rosee,
Et de la manne du ciel
Tousiours soit l'herbe arrosée.
Tousiours y facent leur tour*

Les carrieres ondoyantes,
 Toujours les bois à l'entour
 Courbent leurs cymes ployantes.
 De nuict, sur l'humide front
 Des fleurs de uermeil escrites,
 Y viennent danser en rond
 Les Nymphes, & les Charites.
 De iour, lors que le soleil
 Darde sa flamme plus grande,
 Y viennent prendre sommeil
 Diane, & sa chaste bande.
 Dessus les sieges herbus
 Pallisse la uerde OLIVE,
 Et le uerd tronc de Phæbus
 Y'ait sa perruque uive.
 Pasteurs que de ces chappeaux
 Chacun ait sa teste ceinte,
 Mais n'y menez uoz troppeaux,
 Car toute l'herbe en est sainte.

CHANT DE L'AMOUR
 & de l'hyuer.

ORES, que mon Roy s'efforce
 Malgré l'hyuer, & la force
 D'Orion le pluuioux,
 De suiure l'heur de sa gloire,

Et l'honneur de la victoire
 Que luy promettent les Dieux,
 Amour suiuant l'entreprise
 De sa despoille conquise
 M'a guidé iusques icy :
 Ou sa deité compaignie
 Suit par la veue campagne
 Et mes pas, & mon soucy,
 Les longs souſpirs de ma plaincte,
 Dessus la plaine depeincte,
 S'en uolent de toutes parts,
 Et des uents l'haleine forte
 Euanouis les emporte
 P army ce grand uague eſpars.
 P onthus, que l'amour affole,
 D'une erreur ſainctement fole,
 P onthus l'honneur Maſconnois,
 Et toy le plus grand qu'on uoye,
 Dont le ſainct Myrte uerdoye
 Dessus le bord Vandomoys.
 Si encores uous allume
 La fureur, qui uoſtre plume
 Balança d'un uol ſi hault,
 Empenez les flancz de celle,
 Qui tire une plus baſſe aile,
 De peur de prendre le ſault.
 Si autrefois i'ay faiſt dire
 Au gay fredon de ma lyre

*Le printemps d'une beauté,
Il fault, il fault à ceste heure
Qu'eternellement ie pleure
L'huyet d'une cruauté.*

*Puis qu'esloignant la lumiere
De la beauté coustumiere
D'estre un soleil à mes yeux,
Ie sens ma triste pensée
Ardemment englacee
D'un Aquilon furieux.*

*L'Astre dont la sainte flamme
Au plus ioyeux de mon ame
Pluvoit un printemps de fleurs,
Plus ne gresle en mon courage
Qu'un perpetuel orage
Et de souspirs & de pleurs.*

*Les pleurs & souspirs ensemble
Que sur la plaine i'assemble,
Croissent la pluye & les uents:
Et les pensers qui me geient,
En mon estomac ne celent
Que sanglots sentresuiuants*

*Plus dru que ne chet la gresle,
Qui en petillant se mesle
Aux ondoyans tourbillons,
Quand la fureur de la bize
Casse, arrache, froisse, brise
L'honneur des iaunes sillons.*

Plus furieuse ne uante

L'impitoyable tormente,

Que deux uents contraires font,

Que diuerfement m'agitent

Mille soucis qui habitent

De mon cueur au plus profond.

Mais quelque soing aduersaire

Qui s'oppose à son contraire,

A mour est tousiours uainqueur:

Tousiours celle, qui me lyme,

Tient de mes pensers la cyme,

Comme Royne de mon cueur.

Ainsi les eaux des montaignes,

Soudaine horreur des campagnes,

Vont un grand fleuve animer,

Luy, qui d'une uiue source

Pique une plus braue course,

L'emporte dans la mer.

Bien que l'œil, qui tout regarde,

Oeil, de qui la lampe darde

Les rayons de nostre iour,

N'ait rien ueu encor' au monde,

Qui perdurable se fonde

D'un immuable seiour:

Si uoid il tousiours ma peine

Opiniastre & certaine,

Soit que du blancrauisseur

Il dore la riche corne,

Soit qu'il entre au Capricorne
 Par le cercle trauerseur.
 Dedaignant la face veue
 De la terre autrefois neuue,
 Le chef uieillant des forests,
 Des prez la toison mouillee,
 Et la plaine desponillee
 Du blond honneur de Cerés.
 Comme autrefois la nature
 Au plus gay de sa peinture
 Me figuroit les beautez,
 Dont le printemps de madame
 Faisoit esclore en mon ame
 Mille belles nouueautez.
 Ainsi le ciel me r'apporte
 Auecques la saison morte
 Vne mortelle froideur,
 Pour estre eslongné de celle,
 Dont la diuine estincelle
 Tient ma uie en sa uerdeur..
 Je ne uoy roc, ny montaigne,
 Pré, riuiera, ny campagne,
 Bois, ny solitaires lieux,
 Antre, ruisseau, ny fontaine,
 Qui la face de ma peine
 Ne represente à mes yeux.
 Je me plains de ta nature
 Amour, ueu que ta poincture

N'epoin-

*N'epoinçonne les oyseaux
Fors en la saison nouuelle,
Lors que ta flesche cruelle
Sonde le plus creux des eaux.*

*Mais ta cruauté felonne
Tousiours tousiours m'aiguillonne
D'un perpetuel retour,
Soit au temps de la froidure,
Soit que la ieune uerdure
D'éride le front du iour.*

*Heureux trois fois, voire quatre,
Le soldat, qui uarabatre
D'Espaigne le braue effort,
Et qui loing de sa prouince
Deuant les yeux de son prince
S'acquiert une belle mort.*

*Heureuse, ô heureuse encore
La uiue mort, qui decore
Les indontez Cheualiers,
Qui sur un mont de gendarmes
Tumbent sous le faix des armes
Au plus espais des milliers.*

*Voz mors tousiours honnorees
Seront des uostres pleurees,
Mon Roy vous regrettera:
Des-ia la France en sousspire,
Et la Vadoimoise lyre
Vostre uertu chantera.*

Mais moy chetif, qui demeure,
Helas il fault que ie meure
Non deuant les yeux des Roys,
Sur la guerriere campagne
Rouge du sang de l'Espaigne,
Mais sous l'horreur de ces bois.

Bois tristes & solitaires,
De ma peine secretaires,
Ou l'Amour, qui me conduit,
Au plus chaud de ses allarmes
Baigne souuent de mes larmes
L'humide sein de la nuit.

Là ie resonge sans cesse
L'heureux soir, que ma Deesse
Lisoit la carte des cieux,
Au doigt me montrant la face
De mille flambeaux, qu'efface
Le double feu de ses yeux.

Là le tyran de ma vie
Sur ma liberté rauie
Exerce cent mille tors,
Là là ma douce guerriere
Sourde à ma uaine priere
Me liure cent mille morts.

Ie uoy la fuyante fuyte
D'une eau sillonnant sa fuyte
Au pié d'un rocher moussu,
Fendant le doz d'une pree

*Estroittement emmuree
D'un double tertre bossu.
Sur l'un quelquefois ondoient
Mille sillons, qui blondoient,
Sur l'autre sont les murs vieux
Hideux de ronces, & d'hierre,
Seiour, qui le tige enferre
De mes maternelz ayeux.
Là mes cendres ie dedie,
Mais à ces fleurs ie supplie,
Et à ces herbes aussi,
Au myrte, au laurier encore,
Et à l'arbre qui m'honore,
Ne croistre iamais icy.
I amais n'y croissent les roses,
Ny les fleurettes descloses,
I amais le rousoiant miel
N'y coule dessus ma tombe,
Ou si quelque chose y tombe,
Que ce soit l'ire ciel.
Que les oiselets s'y taisent,
Que les ruisseaux s'y appaisent,
Que l'anucuf de fleurs & fruitts
Autre saison n'y r'ameine,
Sinon l'horreur de ma peine,
Et l'huyet de mes ennuis.
Au croc d'une vieille souche,
Qui d'un doz courbé se couche*

*Dessus le front de ses eaux,
Soit ceste harpe attachee,
Indigne d'estre accrochee
A ces ieunes arbrisseaux.
Vous donq' troppe Delienne,
Et vous l'Acidaliene,
Cherchez ailleurs uoz esbas.
Faunes, Satyres, Dryades,
Pour trepigner uoz aubades
N'apportez icy uoz pas.
Mais si quelqu'un d'adventure
Sur la triste sepulture
D'un pas errant est guidé,
Ces uers il y puisse lire
Engraez sous une lyre,
Sur l'escorse au front ridé:*

C'ESTOIT LA LYRE ANGEVINE
D'VN QVE SA TOVTE-DIVINE
A CONDVIT AV DERNIER POINCT,
PAR VNE ENNVIEVSE ABSENCE,
POVRCE QVIL N'EVNT LA PVISSANCE
DE VIVRE, ET NE LA VOIR POINT.

DE SA PEINE, ET DES
beautez de sa Dame.

IL me plaist icy de peindre
Mieux que ne la scauroit feindre

*V n Apelle ingenieux,
 Ma peine contr' imitee
 Sur la belle Pasithee,
 Seule idole de mes yeux.
 C'est mon feu, c'est ma cordelle,
 Mon froid, ma fiesche mortelle,
 C'est mon aigle deuorant,
 Qui m'ard, lie, englace, & blesse,
 Et qui deuore sans cesse
 Mon cueur sans cesse mourant.
 De l'œil sort ma flamme uiue,
 L'or des cheueux me captiue,
 Par la rigueur suis gelé,
 La main en cinq traicts s'allonge,
 Et le cruel qui me ronge,
 C'est ce petit Dieu ailé.
 Venus fait l'œil, que i'adore,
 Son chef fut pris de l'Aurore,
 Diane son cueur donna,
 Pallas sa main tant prisee,
 Et sur une ongle aguisee
 Mon torment se façonna.
 Son œil les astres surmonte,
 A l'or ses tresses font honte,
 Le fer cede à sa rigueur,
 Sa main l'alebastre passe,
 Et sur le beau de sa face
 Se niche l'oiseau vaincueur.*

*Qui la seule mort doit craindre,
Onde pour ma flamme esteindre,
Main pour mes nœuds délacer,
Soleil pour ma glace fondre,
Pauois pour aux coups respondre,
Et uoix pour l'oiseau chasser.
Pour me uenger ie souhette,
L'un se changer en planette,
L'autre au metal qui mieux luit,
Le tiers au cueur d'un uieil arbre,
Le quart en iuoyre, ou marbre,
Et l'autre en oiseau de nuit.
Ou que mes nerfs, & mes ueines
Se transforment en fontaines,
Mon col en fer pour trencher,
En feu le froid, qui m'englace,
Mon estomac en cuirasse,
Et mon cueur en un rocher.*

*A OLIVIER DE MAGNI
sur les perfections de
sa dame.*

*QVAND ie contemple les beautez
De tant de rares nouveautez,
Qui en ta Nymphes nompareille
Des cieux annoncent la merueille,
Il me semble uoir les couleurs*

De tant & tant de belles fleurs,
Que la ieune saison defferre
Du sein amoureux de la terre.
Icy le lis est blanchissant,
Là est la rose rougissant,
Et là est la plaine paree
De mainte autre fleur bigaree.
Et comme on uoid la teste bas
La uierge marchant pas à pas
Despouiller la riue fleurie
Du uerd email de la prairie,
Dont ayant son giron remply,
Elle d'un tortueux reply
Faconne une belle couronne,
Dont son beau chef elle environne:
Ainsi ta Muse ça & là,
Soingneuse cuillant tout cela,
Qui fleurit en l'esprit de celle
Dont tu sens la uiue estincelle,
Ayant choisi tout le plus beau,
Faconne le tour d'un chapeau,
Dont une couronne elle appreste
Eternel honneur de ta teste.
Là donques, Magni, ce pendant
Que l'Amour uates yeux bendant
Chante d'amour, & de la dame,
Qui est maistresse de ton ame.
En uain tu tenteras les sons

De ces amoureuses chansons,
N'estant plus ta lyre allumee
De son ardeur accoustumee.
Ainsi quand la prophete horreur
E poinçonne de sa fureur
Le cueur despit de la prestresse
Grondant sous le Dieu qui la presse,
Elle contraincte de chanter,
Ne cesse de se tormenter,
Et d'un mugler espouantable
Misle l'obscur au ueritable.
Mais quand le Dieu s'en est allé,
Soudain son courage affolé
Deuient rassis, & la prophete
Clost soudain la bouche muette.
Croy moy, Magny, & ie le scay
Pource que i'en ay faict l'essay,
Mal uoluntiers chante la bouche
De l'amour qui au cueur ne touche.
Du temps que i'estois amoureux,
Rien que les souffirs langoureux
Ne me plaisoit, & rien ma lyre
Rien que l'amour ne scauoit dire.
Partout ie trouuois argument
De me feindre un nouveau torment,
Et ne trouuois roc ny fontaine,
Qui ne representast ma peine.
Il me sembloit qu'antres & bois

Piteux

Piteux respondoient à ma voix,
 Et me sembloit que mes prieres
 Arrrestoient le cours des riuieres.
 Il me sembloit que tout l'honneur,
 Le beau, la grace, & le bon heur,
 Fust coulé du ciel en la belle
 Qui m'estoit doucement rebelle.
 Toutes les roses & les lis,
 Les œillets freschement cueillis,
 Toutes les perles, & encore
 Tout ce qui luit deffous l'aurore :
 Tout l'iuoyre, tout le crystal,
 Et tout le plus riche metal,
 Tout le marbre, tout le porphyre,
 Et si rien plus beau se peult dire :
 Tout le ciel n'eust assez esté
 Pour bien descrire sa beauté,
 Et n'estoit à ma peine esgale
 Celle d'un Sisyphe ou Tantale.
 Bref fust de nuict ou fust de iour,
 Ie ne songeois rien que l'Amour,
 Et n'auois graué dedans l'ame
 Autre protraict que de ma Dame.
 Ainsi le malade alteré,
 Qui d'un desir demesuré
 Demande l'eau, quand plus la fieure
 A peingt la soif deffus sa leure :
 Il ne se peingt dans le cerueau

Autre figure que de l'eau,
Et le feu qui brusle ses ueines,
Ne le fait songer qu'en fontaines.
Et rien ie ne songeais aussi
Que l'obiet de mon doux soucy,
Lors que mon ame langoureuse
Brusloit en sa fieure amoureuse.
Mais depuis que l'aage, & le soing,
Me faisant regarder plus loing,
M'osta ce uoyle, & que les choses
Veritables se sont decloses,
I'ay rougy de me uoir deceu,
Et depuis ma lyre n'a sceu
Chanter l'Amour, & rien ma Muse
Rien tant que l'Amour ne refuse.
Si est-ce pourtant que ie puis
Me uanter qu'en France ie suis
Des premiers qui ont oze dire
Leurs amours sur la Thusque lyre.
Et mon Oliue (soit ce nom
D'Oliue ueritable, ou non)
Se peult uanter d'auoir premiere
Salué la douce lumiere.
Depuis, d'autres meilleurs esprits
Quittant plus hault œuure entrepris,
Ont (mais avecques plus de grace)
Couru par ceste mesme trace.
Entre lesquelz tes uers n'ont pas

Des derniers avancé leurs pas,
 Vers bien dignes que lon leur donne
 Vn iour la plus belle couronne :
 Pour auoir le premier de tous
 Chanté l'amour d'un style doux,
 Le traittant non en rude maistre,
 Mais ainsi qu'un enfant doit estre.
 Non comme ceux dont la grandeur
 E sprise de plus haulte ardeur,
 Ne peult trouuer sinon à peine
 Les accords d'une douce ueine.
 Aussi chacun n'a pas les doigts,
 L'archet, la lyre, ny la uoix
 Pour chanter l'Amour, & l'audace
 Ne conuient à la chose basse.
 Quand Hercule amoureux filoit,
 En filant souuent il souloit
 Rompre les fuseaux, & sa dextre
 A la masse estoit plus adextre.
 Et cestuy-la, dont la fureur
 N'est que pour la fouldre et l'horreur,
 S'il fault que l'Amour il accorde
 Bien souuent rompt plus d'une chorde.
 Il est malaisé de changer
 Son naïf en un estrange,
 Et Achille entre les pucelles
 Conuenoit mal avecques elles.
 Or donc Magny, puis que le ciel

A confit d'un Attiquè miel
T es uers succez , laisse les armes,
Et chante l'amour & tes larmes :
Estant certain, quoy que tu sois,
Qu'entre les poètes François
Tu tiendras le lieu d'un Catulle,
D'un second Properce, ou Tibulle.
Mais moy que ueulx- ie plus chanter
Pour nostre France contenter,
Si de tant d'amour qu'on souſpire
La France ne fait plus que rire?
Et à bon droit, puis qu'en auant
Autant l'indoſte que ſçauant
Met son ouurage, & que la France
Fauoriſe encor' l'ignorance.
Nostre François qui baſſement
Se traynoit au commencement,
Sous Henry, d'une audace honneſte,
Oza premier leuer la teſte.
Mais depuis les premiers Auteurs
Vn tas de ſots imitateurs,
Enflans leurs uaines poëſies
De monſtrueuſes fantaſies,
Ont tout gaſté : & ceux qui ont
Le mieulx eſcrit, pource qu'ilz ſont
Preſſez de la tourbe ignorante,
Leur gloire n'eſt point apparente.
Donques Magny , te tairas tu ?

Non, tu chanteras la uertu
De ton grand Auanson, qui use
De plus grand' douceur à ta Muse,
Mariant au graue soucy
La Muse & la Musique aussi,
Comme un Mecene dont la gloire
Doit à Virgile sa memoire.
Le ciel, ains que tu fusses né
T'auoit poëte destiné,
Et t'auoit destiné pour plaire,
Au sçauant & au populaire,
Rare present, & qu'icy bas
Le ciel à tous ne donne pas :
Bien heureux celuy qui assemble
L'utile & le doux tout ensembte.
Là donc, & d'un plus heureux son
Chante l'heur de ton Auanson
Qui d'une trompeuse assurance
N'abusera ton esperance,
Defraudant ta simplicité
Du loyer qu'elle a meritè,
Et se fraudant de la louange
Que tu luy dois en contrechange.
Et que peult un homme de nom
Mieulx acheter qu'un beau renom ?
L'honneur est le present plus rare,
Et tu n'es de grands biens auare.
Mais pourquoy fais-ie un si long tour

Ne uoulant parler que d'Amour?
Tay donc ma lyre ou accorde
Ton premier chant dessus ta chorde.
Et toy Magny, puis que ton cueur
Sent encor' l'Archerot uainqueur,
Chante d'Amour, & de la belle
Pendant que tu la trouues telle.
Tout ce que nous cachent les cieulx,
Tout ce que nous celent les Dieux,
Et tous les secrets que la terre
Dedans ses abysses enferre,
Tout cela que l'œil apperçoit,
Tout cela que l'esprit conçoit,
Est du poëte, & l'escripture
N'est qu'une parlante peinture.
Or si l'Amour premierement
Courba sur nous le firmament,
Ballangant & la terre & l'onde
D'une forme egale ment ronde :
S'il est, comme chantent noz uers,
L'esprit moteur de l'Vniuers,
Et si les semences des choses
Sont en luy diuinement closes :
Amour auquel tout est subiect,
Du poëte est le seul obiect,
Et à bon droit celuy se uante
De tout chanter, qui l'Amour chante.
Donques Magny, pour te uanter

*Que tes uers ſçauent tout chanter,
Chante l'Amour, & autre choſe
Pour argument ne te propoſe.
Couronne tes affections,
De la fleur des perfections,
Dont le ciel ta maiſtreſſe honore
Comme une ſeconde Pandore.
Mais las, mon Magny, garde toy
Si en quelque legere foy
Tu as ton amour arreſtee,
D'eſtre un ſecond Epimethee.*

CONTRE LES PETRARQVISTES.

*I'AY oublié l'art de Petrarquizer,
Ie uelx d'Amour franchement deuifer,
Sans uous flatter, & ſans me deguizer:
Ceux qui font tant de plaintes,
N'ont pas le quart d'une uraye amitié,
Et n'ont pas tant de peine la moitié,
Comme leurs yeux pour uous faire pitié,
I ettent de larmes feintes.
Ce n'eſt que feu de leurs froides chaleurs,
Ce n'eſt qu'horreur de leurs feintes douleurs,
Ce n'eſt encor' de leurs ſouſpirs & pleurs,
Que uents, pluye, & orages:
Et bref, ce n'eſt à ouir leurs chanſons,*

*De leurs amours, que flammes & glaçons,
Flechcs, liens, & mille autres façons
De semblables oultrages.*

*De uoz beautez, ce n'est que tout fin or,
Perles, crystal, marbre, & iuoyre encor,
Et tout l'honneur de l'Indique thresor,
Fleurs, lis, œillets, & roses :*

*De uoz douceurs ce n'est que succre et miel,
De uoz rigueurs n'est qu'aloës, & fiel,
De uoz esprits, c'est tout ce que le ciel
Tient de graces encloses.*

*Puis tout soudain ilz uous font mille tors,
Disant, que uoir uōz blōds cheueux retors,
Voz yeux archers, auteurs de mille mors,
Et la forme excellente*

*De ce que peult l'accoutrement couuer,
Diane en l'onde il uaudroit mieux trouuer,
Ou uoir Meduze, ou au cours s'esprouuer
A uecques Atalante.*

*S'il fault parler de uostre iour natal,
Vostre ascendant heureusement fatal
De uostre chef écarta tout le mal,
Qui aux humains peult nuire.*

*Quant au trespas, sçà uous quand ce sera
Que uostre esprit le monde laissera ?
Ce sera lors, que la hault on uoyra
Vn nouuel astre luire.*

Si pour sembler autre que ie ne suis,

I e me

*I e me plaisois à masquer mes ennuis,
I'irois au fond des eternelles nuitz*

Plein d'horreur inhumaine:

Là d'un Sisyphe, & là d'un Ixion

I'esprouuerois toute l'affliction,

Et l'estomac, qui pour punition,

Vit, & meurt à sa peine.

De uoz beautez, sçà uous que i'en dirois?

De uoz deux yeux deux astres ie ferois,

Voz blonds cheueux en or ie changerois,

Et uoz mains en iuoyre:

Quant est du teinct, ie le peindrois trop mieux

Que le matin ne colore les cieux:

Bref, uous seriez belles comme les Dieux,

Si uous me uouliez croire.

Mais cest Enfer de uaines passions,

Ce Paradis de belles fictions,

Deguisement de noz affections,

Ce sont peintures uaines:

Qui donnent plus de plaisir aux lisans,

Que uoz beautez à tous uoz courtisans,

Et qu'au plus fol de tous ces bien-disans

Vous ne donnez de peines.

Voz beautez donq' leur seruent d'argumens,

Et ne leur fault de meilleurs instrumens,

Pour les tirer tous uifz des monumens:

Aussi comme ie pense,

Sans qu'autrement uous les recompensez

H

De tant d'ennuis mieulx escrits que pensez,
A mour les a de peine dispensez,
Et vous de recompense.
Si ie n'ay peingt les miens dessus le front,
Et les assaults que uoz beautez me font,
Si sont-ilz bien grauez au plus profond
De ma uolunté franche:
Non comme un tas de uains admirateurs,
Qui font ainsi par leurs souspirs menteurs,
Et par leurs uers honteusement flatteurs
Rougir la carte blanche.
Il n'y a roc, qui n'entende leurs uoix,
Leurs piteux cris ont faict cent mille fois
Pleurer les monts, les plaines, & les bois,
Les antres, & fontaines:
Bref, il n'y a ny solitaires lieux,
Ny lieux hantez, uoyre mesmes les cieux,
Qui ça & là ne montrent à leurs yeux
L'image de leurs peines.
Cestuy-la porte en son cueur fluctueux
De l'Océan les flots tumultueux,
Cestuy l'horreur des uents impetueux
Sortans de leur cauerne:
L'un d'un Caucase, & Montgibel se plaint,
L'autre en ueillant plus de songes se peingt,
Qu'il n'en fut onq' en cest orme, qu'on feinct
En la fosse d'Auerne.
Qui contrefaict ce Tantale mourant

Bruslé

*Bruslé de soif au milieu d'un torrent,
Qui repaissant un aigle deuorant,
S'accoustre en Promethee:
Et qui encor' par un plus chaste uœu,
En se bruslant, ueult Hercule estre ueu,
Mais qui se mue en eau, air, terre, & feu,
Comme un second Protee.*

*L'un meurt de froid, & l'autre meurt de chauld
L'un uole bas, & l'autre uole hault,
L'un est chetif, l'autre a ce qui luy fault,
L'un sur l'esprit se fonde,
L'autre s'arreste à la beauté du corps:
On ne uid onq' si horribles discords
En ce cahos, qui troubloit les accords
Dont fut basty le monde.*

*Quelque autre apres, ayant subtilement
Trouué l'accord de chacun element,
Fagonne un rond tendant egaleement
Au centre de son ame:
Son firmament est peinct sur un beau front,
Tous ses desirs sont balancez en rond,
Son pole Artiq' & Antartiq', ce sont
Les beaux yeux de sa Dame.*

*Cestuy, uoulant plus simplement aymer,
Veult un Properce, & Ouide exprimer,
Et uoudroit bien encor' se transformer
En l'esprit d'un Tibulle:
Mais cestuy-la, comme un Petrarque ardent,*

V a son amour, & son style fardant,
C'est autre apres uale sien mignardant,
Comme un second Catulle.

Quelque autre encor' la terre dedaignant
V a du tiers ciel les secrets enseignant,
Et de l'Amour, ou il se ua baignant,
Tire une quinte essence:

Mais quant à moy, qui plus terrestre suis,
Et n'aymer rien, que ce qu'aymer ie puis,
Le plus subtil, qu'en amour ie poursuis,
S'appelle iouissance.

Ie ne ueulx point sçauoir, si l'amitié
Prit du facteur, qui iadis eut pitié
Du pauvre Tout fendu par la moitié,
Sa celeste origine:

Vous souhaitter autant de bien qu'à moy,
Vous estimer autant comme ie doy,
Avoir de vous le loyer de ma foy,
Voila mon Androg yne.

Noz bons Ayeulx, qui cest art demenoient,
Pour en parler, Petrarque n'apprenoient,
Ains franchement leur Dame entretenoient
Sans fard, ou couuerture:

Mais aussi tost, qu'Amour s'est faict sçauant,
Luy, qui estoit François auparauant,
Est deuenu flatteur, & deceuant,
Et de Thusque nature.

Si vous trouuez quelque importunité

En mon amour, qui vostre humanité
Prefere trop à la diuinité

De uoz graces cachees,
Changez ce corps, obiect de mon ennuy,
A lors ie croy, que de moy, ny d'autruy,
Quelque beaulté que l'esprit ait en luy,
Vous ne serez cherchees.

Et qu'ainsi soit, quand les hyuers nuisans
A uront seiché la fleur de uoz beaux ans,
Ridé ce marbre, esteinct ces feuz luisans:

Quand vous uoirez encore
Ces cheueux d'or en argent se changer,
De ce beau sein l'iuoyre s'allonger,
Ces lus fanir, & de vous s'estranger
Ce beau teinct de l'Aurore,

Qui pensez vous, qui vous aille chercher,
Qui vous adore, ou qui daigne toucher
Ce corps diuin, que vous tenez tant cher?

Vostre beauté passée
Ressemblera un iardin à noz yeux
Riand n'aguere aux hommes & aux Dieux,
Ores faschant de son regard les cieux,
Et l'humaine pensee.

N'attendez donq' que la grand' faux du Temps
Moissonne ainsi la fleur de uoz printemps,
Qui rend les Dieux, & les hommes contents:

Les ans, qui peu seiournent,
Ne laissent rien, que regrets, & sousspirs,

Et empennez de noz meilleurs desirs,
Auecques eux emportent noz plaisirs,
Qui iamaïs ne retournent.

Ie ry souuent, uoyant pleurer ces fols,
Qui mille fois uoudroient mourir pour uous,
Si uous croyez de leur parler si doux
Le pariure artifice:

Mais quant à moy, sans feindre ny pleurer,
Touchant ce poinct, ie uous puis asseurer,
Que ie ueulx sain & dispos demeurer,
Pour uous faire seruice.

De uoz beautez ie diray seulement,
Que si mon œil ne iuge follement,
Vostre beauté est ioincte egalemeñt
A uostre bonne grace:

De mon amour, que mon affection
Est arriuee à la perfection
De ce qu'on peult auoir de passion
Pour une belle face.

Si toutefois Petrarque uous plaist mieux,
Ie reprendray mon chant melodieux,
Et uoleray iusq' au seiour des Dieux
D'une aile mieux guidee:

Là dans le sein de leurs diuinitez
Ie choisiray cent mille nouueautez,
Dont ie peindray uoz plus grandes beautez
Sur la plus belle Idee.

ELEGIE D'AMOUR.

S'IL m'en souvient uous m'e distes un iour
En uous tenant quelque propos d'Amour,
Que uous n'estiez de si leger courage
Que de iuger du cueur par le uisage,
Qu'amour si tost ne se peult enflammer,
Qu'il fault premier cognoistre que d'aymer,
Et que hastif ie uouløis faire gerbe
D'une moisson qui est encor en herbe.

Voz argumens sont fort à redoubter,
Mais s'il uous plaist mes raisons escouter,
Vous cognoistrez qu'à uaincre ilz sont faciles,
Et qu'ilz ne sont ny Hectors ny Achilles.

Quant au premier, ie ne ueulx soustenir
Que uous deuiez pour oracle tenir
Tout ce qu'on dict, ny que (soit uraye ou feincte)
Dessus le front tousiours l'amour soit peincte.
Les cueurs humains un labyrinthe sont,
Qui maints destours, maintes cachettes ont,
Ou lon se perd, qui n'a le fil pour guide
D'un bon esprit, & iugement solide.

Or auez-vous l'esprit si cler-uooyant,
Que nul destour, tant soit il fouruooyant,
Voz pas certains pourroit tromper en sorte,
Qu'ilz n'ayent tousiours la raison pour escorte.
Voz yeux, ma Dame, ont pouuoir de perser
La nuë espesse, & le ciel trauerfer,

Passer le roc, sonder le creux de l'onde,
Et voyager sous la terre profonde.
Qui pourroit donc empescher leur uigueur
De penetrer au plus profond d'un cueur,
Et là au uray descouvrir la pensee
D'un amoureux, s'elle est saine ou blessée?

Quant est de moy, ie ne pris onq' plaisir
A contre-faire un amoureux desir,
Comme ceux là qui ayment par la plume,
Et sans aymer, font l'amour par coustume.
Ie ne suis point si subtil artizan,
Que de pouuoir d'un parler courtizan,
D'un faulx sousspir, & d'une larme feinte
Monstrer dehors une amitié contrainte,
Disimulant mon uisage par art,
Car ie ne suis ny Thuscan, ny Lombard.

Qu'amour si tost en noz cueurs ne s'enflamme,
Certainement ie confesse, ma Dame,
Que qui de soy ne se peult enflammer,
Le temps luy sert de beaucoup à aymer:
Et n'a dict mal, qui dict qu'à sa naissance
L'amour est foible, & de peu de puissance.
Mais il s'entend de ces froides amours,
Qui sont ainsi qu'on uoid un petit ours,
Lequel n'est rien qu'une masse difforme,
A qui sa mere en lechant donne forme.

Le uray amour naist du premier regard,
Et ne ueult point se façonner par art,

*Et c'est pourquoy ces moitez separees,
Estans iadis par le monde egarees,
Se retrouvans si bien se reioingnoient,
Que iamaïs plus elles ne s'esloingnoient.*

*I'ay plusieurs poincts, que ie pourrois induire
A ce propos, si ie uoulois deduire
Ce faict au long, & demonstrier comment
L'amour s'engendre en nous premierement,
Quelle est sa fin, son essence, & nature,
D'où vient souuent qu'on ayme à l'auenture
Vn incogneu, & ne sçait on pourquoy.
Fors que lon trouue en luy ie ne sçay quoy,
Qui à l'aymer par force nous incite,
Comme le fer, qui suyt la calamite.
Ie parlerois d'autres sortes d'amours,
Mais ce propos est de trop long discours,
Et me suffit uous auoir fait cognoistre
Que par le temps mon amour ne peult croistre.*

*Quand à uouloir faire preuue de moy,
Si uous uouliez pour gage de ma foy
Ma propre uie, ayant receu tel gage,
Vous auriez fait à uous mesmes dommage,
Perdant en moy un fidele seruant,
Qui ne uous peult seruir, s'il n'est uiuant.*

*Ie suis content d'endurer mille peines,
Mille souspirs, mille complaints uaines;
Mille desdaings, & refus rigoureux,
Si autrement on n'est point amoureux :*

Mais s'il uous plaist imiter la clemence
De cestuy-la, dont la bonté immense
Ayant esgard à nostre infirmité
Nous donne plus que n'auons merité,
Vous me ferez de uous mesmes la grace,
Que sans merite enuers nous ie pourchasse :
Sans qu'avec peine & longue passion
I'aye uers uous moindre obligation,
Comme i'aurois, & telle iouissance
Ne seroit grace, ains plus tost recompense.

Quand à uouloir en herbe moissonner
Ce qu'en espy uous me pourriez donner
Auec le temps, si i'auois la science
De le gagner avecques patience,
Ie ne uouldrois qu'on me peust reprocher
Que les fruiçts uerds ie uoulusse arracher,
Ne que si fol, ou si hastif ie fusse,
Que leur saison attendre ie ne peusse :
Mais ne peult-on l'amour assaisonner,
Comme les fruiçts, & par art luy donner
Maturité, sans bien souuent attendre
Si longuement, pour le trouuer plus tendre,
Que par le temps, ou autre deffaueur
Il ayt perdu le goust, & la saueur?

Les fruiçts d'amour sont de nature telle,
Qu'ilz plaisent plus en leur saison nouuelle,
Qu'en leur hyuer, d'autant que leur uerueur
Ne se meurit iamais par la froideur,

*Et n'ont le goust ny la couleur si franche,
Quand de soy mesme ilz tumbent de la branche.*

*L'amour, ma Dame, en mon affection
Est arriué à sa perfection,
Et ne pourroit ny le temps ny l'usage
Y adiouster un seul poinct d'avantage.
Donques pourquoy en sont les fruiçts trop uerds ?
Prenez le cas, que cinq ou six hyuers
Soient ia passez, & qu'avec longue peine
Ilz soient uenus en accroissance pleine :
De les cuillir on me peult dispenser,
C'est le moyen, pour l'amour auancer.*

CH A N S O N.

*Si uous regardez, ma Dame,
Sans plus à uostre grandeur,
Vous dedaignerez l'ardeur,
Dont uostre beauté m'enflamme :
Veu que digne ie ne suis
Du grand bien que ie poursuis.
Vous direz (& ie confesse
Que uous direz uerité)
Que ma basse qualité
N'egale uostre hauteesse,
Et que mon affection
N'est qu'une presumption:*

*Mais si vous iugez la force
Dont procede mon ennuy,
Et combien est fol celuy
Qui contre l'amour s'efforce,
Vous direz mon amitié
Estre digne de pitié.*

*Le deuoir de reuerence
Se doit garder en tout lieu,
Mais tousiours ce petit Dieu
Ne fait telle difference :
Il est au eugle, & n'a point
D'esgard à ceux-la qu'il poingt.*

*Que la uerité soit telle,
Ie n'allegueray les Dieux,
Qui sont descendus des cieux
Pour une beauté mortelle :
Ie ne ueux pour m'excuser
A ces fables m'amuser.*

*Du beau pasteur de Latmie
L'exemple me suffiroit,
Qui en dormant attiroit
Du ciel la Lune s'amyé :
Mais ie ne demande pas
Que vous descendez si bas.*

*Si grande n'est mon audace
D'ozier si hault aspirer,
Ne de uouloir esperer
Plus que uostre bonne grace :*

Mon cueur ne uoudroit penser
Rien qui uous peust offenser.
Le loyer de mon seruice,
Si rien ie puis deservir,
C'est que seulement seruir
De uostre gré ie uous puisse:
Et que m'ottroyez ce bien,
Puis qu'il ne uous couste rien.
Allegant pour ma defense,
Que les royales hauteurs
Tousiours des bas seruiteurs
N'ont eu l'amour pour offense:
Et qu'Amour, & maiesté,
Souuent ensemble ont esté.
Si la loy d'Amour est telle
Qu'on ne doive s'abbaïsser,
Vostre grandeur doit laisser
Toute chose au deffous d'elle,
Pour ce que rien entre nous
Ne sera digne de uous.
Mais si uous suyuez l'exemple
Des Dieux, qui n'ont à dédain,
Que d'un rustique la main
Des vœus presente à leur temple,
Comme eulx uous prendrez à gré
Mon cueur à uous consacré.
I'entens si uostre excellence
Digne de l'amour d'un Roy

Vostre grandeur, & ma foy
Met en egale balance,
Puis qu'en cela i'ay tant d'heur
D'egaler vostre grandeur.

Si un Prince vous honore,
Ce n'est grande nouveauté:
Il prend bien la priuauté
De plus desirer encore:
Et croid que tout ce qu'il ueult,
Refuser on ne luy peult.

Mais celuy qui hors d'attente
De sa requeste obtenir,
Sans espoir de paruenir
De sa peine se contente,
On peult dire seurement
Qu'il ayme fidelement.

Suspecte est l'amour des princes,
Et de ces amours de court
Souuent le bruit qui en court,
Fait la fable des prouinces:
Qui ayme plus grand que soy,
Luy mesme se donne loy.

De moy vous ne deuez croire,
Que de ma felicité
Par quelque legereté
I amais ie me donne gloire:
Ie scay la punition
Du malheureux Ixion.

*I e sçay la peine d' Anchise :
Et sçay. mais ie ne ueulx point
D iſcourir quant à ce poinct
D e garder la foy promise.
I e ne ueulx rien obtenir
Qu' on doive ſecret tenir.*

*A u fort, Dame, ſ' il uous ſemble
Qu' on ne me doive excuſer,
V euillez plus toſt accuſer
Et uous, & l' Amour enſemble :
Et Dieu qui de uous a faiect
V n chef d' œuvre trop parfaect.*

*Cela uous doit eſtre preuue
D e voſtre perfection,
P uis que toute affection
D e uous eſclauẽ ſe treuue :
Ne uous faiectes eſtimer,
O u bien uous laiſſez aymer.*

*Si mon cueur a fait offence
D e ſeſtre à uous attaché,
A mour a fait le peché,
Et i' en fais la penitence :
V n peché, ſelon les loix,
Ne ſe doit punir deux fois.*

*V ous me pouuez bien, ma Dame,
Commander de ne uous uoir,
M ais non de ne uous auoir
T ouſiours engrauee en l' ame :*

*Puis qu'amour avec son traict
Luy mesme en fit le protraict.
Il faut donc qu'il y demeure :
Aussi ay ie ferme foy
De l'emporter avec moy,
Quand il faudra que ie meure :
Me uantant le plus heureux
De tous loyaux amoureux.*

B A Y S E R.

*Sus ma petite Columbelle,
Ma petite belle rebelle,
Qu'on me paye ce qu'on me doit :
Qu'autant de baisers on me donne,
Que le poëte de Veronne
A sa Lesbie en demandoit.*

*Mais pourquoy te fay-ie demande
De si peu de baisers, friande,
Si Catulle en demande peu?
Peu urayement Catulle en desire,
Et peu se peuuent-ilz bien dire
Puis que compter il les a peu.*

*De mille fleurs la belle Flore
Les uerdes riuës ne colore,
Ceres de mille espics nouueaux
Ne rend la campagne fertile,
Et de mille raisins, & mille*

Bacchus

Bacchus n'emplist pas ses tonneaux.
 Autant donc que de fleurs fleurissent,
 D'espics & de rayfins meurissent,
 Autant de baisers donne moy :
 Autant ie t'en rendray sur l'heure,
 Afin qu'ingrat ie ne demeure
 De tant de bayfers enuers toy.
 Mais sçais-tu quelz baisers, mignonne ?
 Ie ne ueulx pas qu'on les me donne
 A la Françoise, & ne les ueulx
 Telz que la Vierge chasseresse
 Venant de la chasse les laisse
 Prendre à son frere aux blonds cheveux :
 Ie les ueulx à l'Italienne,
 Et telz que l'Acidaliennè
 Les donne à Mars son amoureux :
 Lors sera contente ma vie,
 Et n'auray sur les Dieux enuie,
 Ny sur leur nectar sauoureux.

AUTRE BAYSER.

QVAND ton col de couleur de rose
 Se donne à mon embrassement,
 Et ton œil languist doucement
 D'une paupiere à demy close,
 Mon ame se fond du desir
 Dont elle est ardentement pleine,

Et ne peult souffrir à grand' peine
La force d'un si grand plaisir.
Puis quand i' approche de la tienne
Maleure, & que si pres ie suis,
Que la fleur recueillir ie puis
De ton haleine Ambrosienne :
Quand le souſpir de ces odeurs,
Ou noz deux langues qui se iouënt,
Moitement folastrent & nouënt,
E uente mes doulces ardeurs,
Il me semble eſtre aſſis à table
Auec les Dieux, tant ſuis heureux,
Et boire à longs traicts ſauoureux
Leur doulx breuuage delectable.
S'il e bien qui au plus grand bien
Eſt plus prochain, prendre on me laiſſe,
Pourquoy ne permets-tu, maiſtreſſe,
Qu'encores le plus grand ſoit mien ?
As-tu peur que la iouiſſance
D'un ſi grand heur me face Dieu,
Et que ſans toy ie uole au lieu
D'eternelle reſiouiſſance ?
Belle, n'aye peur de cela,
Partout ou ſera ta demeure,
Mon ciel iuſq' à tant que ie meure,
Et mon paradis ſera là.

COMPLAINTE DES SATYRES
AUX NYMPHES.
Du Bembe.

DICTES, Nymphes, pourquoy tousiours
Vous allez fuyant noz amours :
Ont les Satyres quelque enseigne,
Qui merite qu'on les dedaigne ?

Si nous auons le front cornu,
Bacchus aux cornes est cogneu :
Et la pucelle Candienne,
Ne dedaigne point d'estre sienne.

Si nostre teinct est rougissant,
Phæbus ne l'a pas blanchissant :
Et Clymene qui le fait pere,
Par luy n'a honte d'estre mere.

Si nous portons barbe au menton,
Tel encor' Hercule uoid-on :
Et toutesfois Deïanire
De luy sa bouche ne retire.

Si nostre estomac est uelu,
Mars, comme nous, l'auoit pelu :
Pourtant n'en faisoit point de plaincte
Ilië, qui en feut enceinte.

Si noz pieds vous semblent honteux,
Est il rien plus laid, qu'un boyteux ?
Toutefois, ô Cypris la belle,
Vn boyteux sa femme t'appelle.

Bref, si nature nous a faict
En quelque chose imparfaict,
Si sont telz uices excusables,
Puis qu'au ciel ilz ont leurs semblables.

Mais uous, qui n'aymez que pour l'or,
(Comme toutes femmes encor)
Nous dedaignez, & n'estes chiches
A ceulx là, qui sont les plus riches.

SVR VN CHAPPELET DE ROSES.
Du Bembe.

Tu m'as fait un chapeau de roses
Qui semblent tes deux leures closes,
Et de lis freschement cuillis,
Qui semblent tes beaux doigts polis,
Les liant d'un fil d'or ensemble,
Qui à tes blonds cheveux ressemble.

Mais si ieune tu entendois
L'ouurage, qu'ont tissu tes doigts,
Tu serois, peult estre, plus sage
A preuoir ton futur dommage.

Ces roses plus ne rougiront,
Et ces lis plus ne blanchiront :
La fleur des ans, qui peu seiourne,
S'en fuit, & iamaïs ne retourne,
Et le fil te monstre combien
La uie est un fragile bien.

Pourquoy donc m'es tu si rebelle?
Mais pourquoy t'es tu si cruelle?
Si tu n'as point pitié de moy,
A yes au moins pitié de toy.

EPITAPHE D'VN PETIT CHIEN..

DESSOVS ceste motte uerte
De lis & roses couuerte
Giſt le petit Peloton,
De qui le poil ſoleton
Friſoit d'une toyson blanche
Le doz, le uentre, & la hanche.

Son nez camard, ſes gros yeux
Qui n'eſtoient point chaſſieux,
Sa longue oreille uelue
D'une ſoye creſpelue,
Sa queue au petit floquet
Semblant un petit bouquet,
Sa gembe greſle, & ſa patte
Plus mignarde qu'une chatte
Auec ſes petits chattons,
Ses quatre petits tetons,
Ses dentelettes d'iuoyre,
Et la barbelette noyre
De ſon muſequin friand,
Bref tout ſon maintien riant
Des pieds iuſques à la teſte,

*Digne d'une telle beste,
Méritoient qu'un chien si beau
Eust un plus riche tumbeau.*

*Son exercice ordinaire
Estoit de iapper & braire,
Courir en hault & en bas,
Et faire cent mille esbas,
Tous estranges & farouches,
Et n'auoit guerre qu'aux mouches:
Qui luy faisoient maint torment,
Mais Peloton dextrement
Leur rendoit bien la pareille:
Car se couchant sur l'oreille,
Finement il aguignoit
Quand quelqu'une le poingnoit,
Lors d'une habile souplesse
Happant la mouche traitresse,
La serroit bien fort dedans,
Faisant accorder ses dens
Au tintin de sa sonnette,
Comme un clavier d'espinette.*

*Peloton ne caressoit
Sinon ceux qu'il cognoissoit,
Et n'eust pas voulu repaistre
D'autre main que de son maistre:
Qu'il alloit tousiours suyuant,
Quelquefois marchoit deuant,
Faisant ne scay quelle feste*

D'un gay branlement de teste.

*Peloton tousiours ueilloit
Quand son maistre sommeilloit,
Et ne souilloit point sa couche
Du uentre ny de la bouche,
Car sans cesse il gratignoit
Quand ce desir le poingnoit :
Tant fut la petite beste
En toutes choses honneste.*

*Le plus grand mal, ce dict-on,
Que feist nostre Peloton,
(Si mal appellé doit estre)
C'estoit d'esueiller son maistre,
I'appant quelquefois la nuit,
Quand il sentoit quelque bruit,
Ou bien le uoyant escrire,
Sauter, pour le faire rire,
Sur la table, & trepigner,
Follastrer & gratigner,
Et faire tumber sa plume,
Comme il auoit de coustume.
Mais quoy ? nature ne fait
En ce monde rien parfait,
Et n'y a chose si belle,
Qui n'ait quelque uice en elle.*

*Peloton ne mangeoit pas
De la chair à son repas :
Ses uiandes plus prises*

C'estoient mietes brisées,
Que celui qui le païssoit,
De ses doigts amollissoit :
Aussi sa bouche estoit pleine
Toujours d'une douce haleine.

Mon-dieu quel plaisir c'estoit,
Quand Peloton se grattoit,
Faisant tinter sa sonnette
Avec sa teste folette !
Quel plaisir quand Peloton
Cheminoit sur un baston,
Ou coifé d'un petit linge,
Assis comme un petit singe,
Se tenoit mignardelet
D'un maintien damoiselet !

Ou sur les pieds de derriere,
Portant la pique guerriere
Marchoit d'un front assuré,
Avec un pas mesuré !
Ou couché dessus l'eschine,
Avec ne sçay quelle mine
Il contrefaisoit le mort !
Ou quand il couroit si fort,
Qu'il tournoit comme une boule,
Ou un peloton, qui roule !

Bref le petit Peloton
Sembloit un petit mouton :
Et ne feut onc creature

De si benigne nature.

*Las, mais ce doulx passetemps
Ne nous dura pas long temps:
Car la mort ayant enuie
Sur l'ayse de nostre uie,
Enuoya deuers Pluton
Nostre petit Peloton
Qui maintenant se pourmeine
Parmy ceste ombreuse plaine,
Dont nul ne reuient uers nous..
Que maudictes soyez-vous
Filandieres de la uie,
D'auoir ainsi par enuie
Enuoyé deuers Pluton
Nostre petit Peloton:
Peloton qui estoit digne
D'estre au ciel un nouveau signe,
Temperant le Chien cruel
D'un printemps perpetuel.*

EPITAPHE D'VN CHAT.

*MAINTENANT le uiure me fasche:
Et à fin Magny, que tu sçache',
Pourquoy ie suis tant esperdu,
Ce n'est pas pour auoir perdu
Mes anneaux, mon argent, ma bourse:
Et pourquoy est-ce donques ? pource*

*Que j'ay perdu depuis trois iours
Mon bien, mon plaisir, mes amours:
Et quoy? ô souvenance greue!
A peu que le cueur ne me creue
Quand i'en parle ou quand i'en escriis:
C'est Belaud mon petit chat gris.
Belaud, qui fut par auanture
Le plus bel œuvre que nature
Fit onc en matiere de chats:
C'estoit Belaud la mort aux rats
Belaud, dont la beauté fut telle,
Qu'elle est digne d'estre immortelle.*

*Donques Belaud premierement
Ne fut pas gris entierement,
Ny tel qu'en France on les uoid naistre,
Mais tel qu'à Rome on les uoid estre,
Couuert d'un poil gris argentin,
Ras & poly comme satin,
Couché par ondes sur l'eschine
Et blanc dessous comme une ermine.*

*Petit museau, petites dents
Yeux qui n'estoient point trop ardents,
Mais desquelz la prunelle perse
Imitoit la couleur diuerse
Qu'on uoid en cest arc pluuioux,
Qui se courbe au trauers des cieux.*

*La teste à la taille pareille,
Le col grasset, courte l'oreille,*

*Et deffous un nez ebenin
Vn petit musle lyonnin,
Au our duquel estoit plantee
Vne barbelette argentee,
Armant d'un petit poil solet
Son musequin damoiselet.*

*Gembe gresle, petite patte
Plus qu'une mousle delicate,
Sinon alors qu'il desguaynoit
Cela, dont il egratignoit:
La gorge douillette & mignonne,
La queuë longue a la guenonne,
Mouchetee diuerfement
D'un naturel bigarrement:
Le flanchausé, le uentre large,
Bien retroussé deffous sa charge,
Et le doz moyennement long,
Vray sourian, s'il en fut onq'.*

*Tel fut Belaud, la gente beste,
Qui des piedz iusques a la teste,
De telle beauté fut pourueu,
Que son pareil on n'a point ueu.
O quel malheur! ô quelle perte,
Qui ne peult estre recouuerte!
O quel dueil mon ame en recoit!
Vray'ment la mort, bien qu'elle soit
Plus fiere qu'un ours, l'inhumaine,
Si de uoir elle eust pris la peine*

*V n tel chat, son cuer endurcy
En eust eu, ce croy-ie, mercy:
Et maintenant ma triste vie
Ne hayroit de uiure l'enuie.*

*Mais la cruelle n'auoit pas
Gousté les follastres esbas
De mon Belaud, ny la souplesse
De sa gaillarde gentillesse:
Soit qu'il sautast, soit qu'il gratast,
Soit qu'il tournast, ou uoltigeast.
D'un tour de chat, ou soit encores
Qu'il prinst un rat, & or' & ores
Le relaschant pour quelque temps
S'en donnast mille passetemps.*

*Soit que d'une façon gaillarde
Auec sa patte fretillarde
Il se frottast le musequin,
Ou soit que ce petit coquin
Priué sautelast sur ma couche,
Ou soit qu'il rauist de ma bouche
La viande sans m'outrager,
Alors qu'il me uoyoit manger,
Soit qu'il feist en diuerses guises
Mille autres telles mignardises.*

*Mon-dieu, quel passetemps c'estoit
Quand ce Belaud uire-uoltoit
Follastre autour d'une pelote !
Quel plaisir, quand sa teste sorte*

Suyuant sa queue en mille tours,
D'un rouët imitoit le cours!
Ou quand assis sur le derriere
Il s'en faisoit une iartiere,
Et monstrant l'estomac uelu
De panne blanche crespelu,
Sembloit, tant sa trongne estoit bonne,
Quelque docteur de la Sorbonne!
Ou quand alors qu'on l'animoit,
A coups de patte il escrimoit,
Et puis appaisoit sa cholere
Tout soudain qu'on luy faisoit chere.

Voyla, Magny, les passetemps,
Ou Belaud employoit son temps.
N'est il pas bien à plaindre donques?
Au demeurant tu ne uis onques
Chat plus addroit, ny mieulx appris,
A combattre rats & souris.

Belaud scauoit mille manieres
De les surprendre en leurs tefnieres,
Et lors leur falloit bien trouuer
Plus d'un pertuis, pour se sauuer:
Car onques rat, tant fust il uiste,
Ne se uit sauuer à la fuyte
Deuant Belaud. au demeurant
Belaud n'estoit pas ignorant:
Il scauoit bien, tant fut traictable,
Prendre la chair dessus la table,

I'entens, quand on luy presentoit,
Car autrement il uous grattoit,
Et avec la patte friande
De loing muguetoit la viande.

Belaud n'estoit point mal plaisant,
Belaud n'estoit point mal-faisant,
Et ne feit onq' plus grand dommage
Que de manger un uieux fromage,
Vne linotte, & un pinson,
Qui le faschoient de leur chanson.
Mais quoy, Magny? nous mesmes hommes
Parfaicts de tous poincts nous ne sommes.

Belaud n'estoit point de ces chats,
Qui nuict & iour vont au pourchas,
N'ayant soucy que de leur panse:
Il ne faisoit si grand' des pense,
Mais estoit sobre à son repas,
Et ne mangeoit que par compas.

Aussi n'estoit-ce sa nature
De faire par tout son ordure,
Comme un tas de chats, qui ne font
Que gaster tout par ou ilz vont:
Car Belaud, la gentile beste,
Si de quelque acte moins qu'honneste
Contraint possible il eust esté,
Auoit bien ceste honnesteté
De cacher dessous de la cendre
Ce quil estoit contraint de rendre.

*Belaud me seruoit de ioüet,
Belaud ne filoit au roüet,
Grommelant une letanie
De longue & fascheuse harmonie,
Ains se plaignoit mignardement
D'un enfantin myaudement.*

*Belaud (que i'ayè souuenance)
Ne me feit onq' plus grand' offense
Que de me reueiller la nuit,
Quand il entr'oyoit quelque bruit
De rats qui rongeoient ma paillasse:
Car lors il leur donnoit la chasse,
Et si dextrement les happoit
Que iamais un n'en eschappoit.*

*Mais, las, depuis que ceste fiere
Tua de sa dextre meurtriere
La seure garde de mon corps,
Plus en seureté ie ne dors,
Et or', ô douleurs n'ompareilles !
Les rats me mangent les oreilles:
Mesmes tous les uers que i'escris,
Sont rongez de rats & souris.*

*Vray'ment les Dieux sont pitoyables
Aux pauvres humains miserables,
Tousiours leurs annonçant leurs maulx
Soit par la mort des animaulx,
Ou soit par quelque autre presage,
Des cieux le plus certain message.*

*Le iour que la sœur de Cloton
Ravit mon petit Peloton,
Ie dis, i'en ay bien souvenance,
Que quelque maligne influence
Menassoit mon chef de la hault,
Et c'estoit la mort de Belaud:
Car qu'elle plus grande tempeste
Me pouvoit fouldroyer la teste?*

*Belaud estoit mon cher mignon,
Belaud estoit mon compaignon
A la chambre, au liēt, à la table,
Belaud estoit plus accointable
Que n'est un petit chien friand,
Et de nuit n'alloit point criand
Comme ces gros marcoux terribles,
En longs miaudemens horribles:
Aussi le petit mitouard
N'entra iamaïs en matouard:
Et en Belaud, quelle disgrâce!
De Belaud c'est perdu la race.*

*Que pleust à Dieu petit Belon,
Que i'eusse l'esprit assez bon,
De pouvoir en quelque beau stile
Blasonner ta grace gentile,
D'un uers aussi mignard que toy:
Belaud, ie te promets ma foy,
Que tu uiurois, tant que sur terre
Les chats aux ratz feront la guerre.*

EPITAPHE DE L'ABBE BONNET.

*Cy gist Bonnet qui tout sçauoit,
Bonnet, qui la pratique auoit
De tous les secrets de nature,
Dont il parloit à l'auenture,
Car il eut si subtil esprit,
Qu'onq' il n'en leut un seul escript.*

*Bonnet ne leut onq' en sa vie
Vn seul mot de philosophie,
Et si en sçauoit, ce dit-on,
Plus qu'Aristote, ny Platon.*

*Bonnet fut un Docteur sans tiltre,
Sans loy, paragraphe, & chapitre.
Bonnet auoit leu tous auteurs,
Fors poètes & orateurs,
D'histoires, & mathematiques,
Et telles sciences antiques,
Il s'en moquoit : au demeurant
De rien il n'estoit ignorant.
Mais sa science principale
Estoit une occulte Caballe,
Qui n'auoit rien de defendu,
Car on n'y eust rien entendu.*

*Bonnet entendoit la Magie
Aussi bien que l'Astrologie:
Bonnet le futur predisoit,
Et de tout presages faisoit*

*Sur mutations de prouinces,
Sur guerres, & sur morts de princes:
Mais il n'eut onques le sçauoir
De pouuoir la sienne preuoir.*

*Bonnet sçeut la langue Hebraïque
Aussi bien que la Caldaique,
Mais en Latin le bon Abbé
N'y entendoit ny A, ny B.
Bonnet auoit mis en usage
Vn barragouin de langage
Entremeslé d'Italien,
De François, & Sauoy sien.*

*Bonnet fut de l'Academie
De ceux qui soufflent l'alchumie,
Et auoit soufflé tout son bien,
Pour multiplier tout en rien.
Bonnet sçauoit donner au uerre
La couleur d'une belle pierre:
Bonnet sçauoit un grand thresor,
Bonnet sçauoit un fleuve d'or,
Et auoit trouué des minieres
De metaulx de toutes manieres.*

*Bonnet auoit deux pleins tonneaux
De bagues, de pierres, d'anneaux,
D'or en masse, & parloit sans cesse
De ses biens, & de sa richesse.
Bonnet estoit de tous mestiers,
Bonnet frequentoit les monstiers,*

*Et tousiours barbottoit des leures:
Bonnet sçauoit guerir des fiebures
Par billets au col attachez:
Bonnet detestoit les pechez,
Mais en proces & playdoirie
C'estoit une droite Furie.*

*Bonnet fut cholere & mutin,
Bonnet ressembloit un Lutin,
Qui ua, qui tourne, qui tracasse
Toute la nuit parmy la place.*

*Bonnet portoit barbe de chat,
Bonnet estoit de poil de rat,
Bonnet fut de moyen corsage,
Bonnet estoit rouge en uisage,
Auecques un œil de furet,
Et sec comme un haran soret:
Bonnet eut la teste pointuë,
Et le col comme une tortuë.*

*Bonnet s'accoustroit tous les iours
De deux soutanes de uelours,
Et ne changeoit point de uesture
Pour le chauld ny pour la froidure.
Bonnet estoit tousiours croté
En hyuer, & pouldreux l'esté:
Et tousiours traynoit par la ruë
Quelque semelle décosuë.*

*Bonnet, soit qu'il plust ou feist beau,
Portoit tousiours un uieux chapeau,*

*Et ne porta, tant fust grand' feste,
Qu'apres sa mort bonnet en teste.
Bref ce Bonnet fut un Bonnet,
Qui iamais ne porta bonnet.*

*Bonnet alloit sur une mule
Aussi uieille, que pape Iule,
Accompagné d'un gros uallet
Tousiours crotté iusq' au collet,
Auec la bride & couuerture
Digne d'une telle monture.*

*Bonnet pour la chambre uestoit
Vne chamarre, qui estoit
De peau de loup. Quant à sa table
Il usoit pour mets delectable
D'oignons tous cruds, & de porreaux,
Et tousiours il sentoit les aulx:
Les aulx estoient le musq' & l'ambre,
Dont Bonnet parfumoit sa chambre.*

*Bonnet beuvoit grec & latin,
Bonnet s'en yuroit au matin
Pour tout le iour, & apres boyre
Bonnet s'en uouloit faire croire.*

*Bonnet en tout se cognoissoit,
Bonnet de tous maux guerissoit,
Et si n'usoit que d'eau de uie:
Mais la mort, qui en eut enuie,
Tellement ses forces raut,
Que son eau rien ne luy seruit.*

Bonnet faisoit mille trafiques,
Bonnet sçauoit mille pratiques
En proces: & les plus famez
De ces courtisans affamez,
En matiere de benefices
Pres de luy n'estoient que nouices.

Pour bien emboucher un tesmoing,
Et pour bien s'aider au besoing
D'une uieille lettre authentique,
Pour trouuer quelque tiltre antique,
Pour rendre un proces eternal,
Pour faire un ciuil criminel,
Et pour donner une trauerse
Au droit de sa partie aduerse,
Pour estonner de son caquet
Un iuge, une court, un parquet,
Pour faire une importune instance,
Pour appeller d'une sentence,
Pour cognoistre cela qui poingt,
Et pour soudain prendre le poinct
De quelque matiere profonde,
Il n'estoit qu'un bonnet au monde.

Vray est, qu'on luy fait maint excès,
Mais il gaigna tous ses proces:
Et fut Bonnet tant habile homme,
Qu'onq' ne perdit en court de Rome,
Ou fust à droit, ou fust à tort,
Proces, si-non contre la mort:

Dont encores il se lamente
(Ce croy-ie) deuant Rhadamante:
Mais Bonnet aura beau crier,
S'il peut Rhadamante plier.

A B E R T R A N B E R G I E R
poëte dithyrambique.

Pour auoir songé en Parnase,
Et humé de l'eau de Pegase,
Ascree en un moment fut faict
De bouuier poëte parfaict:
Montrant que la seule nature
Sans art, sans trauail, & sans cure
Fait naistre le poëte, auant
Qu'il ayt songé d'estre sçauant.
Bergier, qui as l'experience
De ceste gaillarde science,
Ce qu'Ascree a chanté de soy,
Tu le peulx bien chanter de toy.
Et plus: car sans l'eau crystaline
De la fontaine Cabaline,
Et sans le mont deux fois cornu
Tu es poëte deuenu.
Ton ame estant eguillonnee
D'une fureur Apollinee,
Te fait, & ne sçait-on comment,
Naistre poëte en un moment.

*T a bouche des Dieux interprete
Sans mascher le laurier prophete,
Nous decouvre les haults secrets
De leurs mysteres plus sacrez.
T u ne prins onques fantasie
De lire aucune poësie,
Soit de ce temps, soit de iadis
Et si fais des uers plus que dix.
T u ne sçais que c'est de mesures,
D'apostrophes, ny de cesures,
Ny de ces preceptes diuers
Qui monstrent à faire des uers.
Aussi les uers du temps d'Orphee,
D'Homere, Hesiode, & Musee,
Ne uenoient d'art, mais seulement
D'un franc naturel mouuement.
L es Bergiers, avec leurs musettes,
Gardans leurs brebis camusettes
Premiers inuenterent les sons
De ces poetiques chansons.
D epuis geinant tel exercice
Soubs un miserable artifice,
Ce qu'auoient de bon les premiers,
Fut corrompu par les derniers.
D e là uindrent ces Eneïdes,
Et ces fascheuses Thebaïdes,
O u n'y a uers sur qui ses doigts
O n'ayt rongé plus de cent fois.*

Mais toy Bergier de franc courage,
 Qui tiens encor du premier aage,
 D'un tel mors tu n'as point bridé
 Ton esprit librement guide:
 Ains comme on uoid dans la carriere
 Lors qu'on deboucle la barriere,
 Le cheual au cours se lancer,
 Pour ses compaignons deuanter,
 Ta muse de fureur guidee,
 Volant a course debridee
 A laissé loing derriere soy
 Ceux qui sont partis devant toy.
 D'un cours plus leger que la foudre
 Tu leur as mis aux yeux la poudre,
 Nous montrant d'un trac non baru,
 Le uray sentier de la uertu.
 Premier tu feis des dithyrambes,
 Lesquelz n'auoient ny pieds, ny iambes,
 Ains comme balles, d'un grand sault
 Bondissoient en bas & en hault.
 Tu dis maintes gayer sornettes,
 Sur le bruit que font les sonnettes,
 Accordant au uol des oyseaux,
 Les horloges, & leurs appeaux.
 A pres en rimes heroiques
 Tu feis de gros uers bedonniques
 Puis en d'autres uers plus petis
 Tu feis des hachi-gigotis.

Ainsi

Ainsi nous oyons dans Virgile,
Galoper le coursier agile,
Et les uers d'Homere exprimer,
Le flo-flotement de la mer.
Que diray-ie des autres graces,
Que les Dieux cōme à pleines tasses
Ont uersé dessus toy, à fin
D'en faire un chef d'œuvre diuin ?
Tu as au chef tant de ceruelle,
Qu'une autre Minerue nouvelle
Pourroit naistre de ton cerueau,
Comme d'un Iuppiter nouveau.
Mais ceste barbe uenerable,
Mais ce graue port honorable,
Qui d'auguste a ie ne sçay quoy,
Ne sont-ilz pas digne d'un Roy ?
Si les Roys auoient cognoissance
De toy, & de ta suffisance,
Sans toy ilz ne prendroient repas,
Et sans toy ne feroient un pas.
Car quand il te plaist de bien dire,
Tu dis mille bons mots pour rire,
Serenant de ton front ioyeux
Tout soing & chagrin ennuyeux.

EPITAPHE D'VN FLAMBEAU.

PASSANT, ce malheureux tumbau
Couue les cendres d'un Flambeau.

N'aguères pire que la flamme
Que songea la Troienne Dame,
Qui en effroyables abbois
Finit sa miserable voix.

Pire que la torche ennemie,
Qui dessus la uille endormie
Au milieu du chœur Orgien
Trahissoit le mur Phrygien.

Pire que la lampe homicide
De celui, qui dedans Elide
Gallopant sur un pont d'airain
Contrefaisoit le Souuerain.

Flambeau dont la flamme animée
Auoit toute France allumée,
Flambeau, ce croy-ie, qui eust or'
Embrazé tout le monde encor',
Si le ciel d'un soudain orage
N'eust esteinct l'ardeur de sa rage,
L'abysmant au centre odieux,
Auec les ennemis des Dieux :
Ou ceste malheureuse torche,
Des Fureurs la plus fine emorche,
Sert encor' de flambeau qui luit,
Es mains des filles de la Nuiet.

Flambeau plus noir, que ceux qu'on porte
Autour d'une charrongne morte :
Flambeau sorcier, flambeau fatal,
Pire que le tison natal

*De Melëagre, & pire encores
Que le feu uioleux, qui ores
Sacrilegement furieux
Saccage les temples des Dieux,
Or' attize au foyer des uilles
Le brazier des guerres ciuiles.*

*Flambeau pire que tous ceulx-la,
Dont le Picard uoid ça & là
Darder les flammes enragees
Sur ses bourgades saccagees.
Flambeau puant, flambeau fumeux,
Flambeau petillant, & gommeux,
Flambeau oingt de poix & de soulfhre
Emprunté du stygieux goulphre.*

*Flambeau secret, flambeau mutin ,
Flambeau plus ardent au butin,
Qu'une fiere & cruelle armee
Au sac d'une uille enflammee.*

*Flambeau du soulfhre plus amy,
Que le feu forcenant parmy
La poictrine Sicilienne,
Ou la poussiere Thracienne :
Ny que le traict Olympien,
Dont le marteau cyclopien
Arme la punissante dextre
A lancer les fouldres ad dextre :
Ny que le boulet furieux,
Dont l'Alemant industrieux*

Par son canon effouentable
Rendit le tonnerre imitable :
Flambeau pire que le brandon
De la mere de Cupidon,
Flambeau, peur des chastes familles,
Flambeau, peste des ieunes filles,
Plus furieux que cestuy-là,
Qui la sœur de Caune brula,
Ny que l'ardeur impetueuse,
Qui rendit Myrrhe incestueuse,
Ny que le feu demesure,
Qui d'un desir denaturé
Conceut en la Roynie de Crete
Du taureau l'amour indiscrete.

Ce Flambeau, quand plus il uantoit,
D'autant plus sa force augmentoit,
Voyre fut de telle nature,
Qu'en l'onde il eust pris nourriture,
Tellement il estoit arme
D'un feu fatalement charme.

Sa fureur pour un temps cachee
Sembloit quelque peur relaschee,
Mais depuis, que d'un nouveau feu
A dextre esclairer on a ueu
Iuppiter dardant ses tempestes
Sur tant de miserables testes,
Ce Flambeau demy languissant
S'estoit fait plus fort & puissant:

*Flambeau, dont les mortes flammesches
Maintenant allument les mesches,
Qui esclairent au noir seiour,
Ou iamaïs n'esclaire le iour.*

*Va donques Flambeau de Furie,
Va exercer ta seigneurie
Au plus creux du goulphre beant
Sur quelque fouldroyé geant,
Puis que iadis d'un tel college
Tu feus le Flambeau sacrilege.*

*Flambeau des enfers enuoyé,
Flambeau par les cieulx fouldroyé,
Ores ta flamme est inutile :
Mais quiconques fut le Perile,
Qui t'alluma dedans Paris,
Il eut faulte d'un Phalaris.*

CONTRE VNE VIEILLE.

*VIEILLE plus uieille que le monde,
Vieille plus que l'ordure immunde,
Vieille plus que la Fieure blesme,
Et plus morte que la mort mesme,
Plus que la Fureur furieuse,
Et plus que l'Enuie enuieuse.*

*Tu es une attize-querelle,
Tu es sorciere, & maquerele,
Tu es hypocrite, & bigotte,*

Et tousiours ta bouche marmotte
Ie ne sçay quoy. tu es au reste
Plus dangereuse que la peste.
Pour blesser une renommee
Auec ta langue enuénimee,
Pour diffamer tout un lignage,
Pour troubler tout un uoysinage,
Vn royaume, une seigneurie,
Il ne fault point d'autre Furie.
Et toutefois uieille Gorgone,
Toutefois, uieille Tysiphone,
Tu oses bien porter enuie,
Aux doux passetemps de ma uie,
Et n'as honte, uieille prestresse,
De t'accoster de ma maistresse.
Tousiours, uieille, tu la conseilles,
Tousiours tu luy soufle' aux oreilles
Quelque charme, pour en son ame
Esteindre l'amoureuse flamme,
Et pour empescher que la belle
Ne m'ayme, comme ie fais elle.
Tu luy proposes l'infamie
D'une faulse langue ennemie,
La honte de son parentage,
La perte de son mariage,
Et mil' autres maux, qui arriuent
A celles qui l'amour ensuyuent.
Puis usant d'une autre finesse,

Tu viens à blasmer la icieresse,
Et luy dis de nous autres hommes,
Que pour la plus grand' part nous sommes
En amours de leger courage,
Mais les plus ieunes d'avantage.

Lors tu mets en icu quelque Moyne,
Ou quelque monsieur le Chanoyne,
Qui a force ducats en bourse,
Ou il y a plus de ressource
Qu'en ces prodigues de gambades,
Qui ne donnent que des aubades.

Ainsi avec mille ruses
La simplicité tu abuses
De ces pauvres filles craintives:
Mais celles qui sont plus retives
A tes deuotes remonstrances,
Plus horriblement tu les tences.

Tu les menaces d'une mere,
D'un frere, d'un oncle, d'un pere,
Si les pauvrettes n'abandonnent
Ces amoureux qui rien ne donnent,
Et puis s'en vantent par la ville,
S'ilz trouuent quelque mal-habile.

Tu leur dis, qu'elles sont charmees,
Et qu'elles ne sont point aymees,
Semant dedans leur fantasie,
Une graine de jalousie,
Qui empoisonne les pensees

*D e ces chetiues insensees.
T u dis, que tu sçais la maniere
D e rendre une ame prisonniere,
O u de la rendre desliee,
S'il luy fasche d'estre oubliee,
E t que pour monstrier ta science
T u en feras l'experience.
E t urayment, uieille enchanteresse,
I'apperçoy bien que ma maistresse
N e me fait plus si bonne chere
Q u'elle souloit, & que legere
E lle retire sa pensee
D e quine l'a point offensee.
M ais ie ne m'en donne merueille,
V eu que tu es la nompareille
E n toutes manieres de charmes,
E t que souuent de telles armes
T u as gasté mainte famille,
E t seduit mainte pauvre fille.
T u peulx destourner en arriere
D u ciel la course coustumiere,
T u peulx ensanglanter la Lune,
T u peulx tirer sous la nuict brune
L es vmbres de leur sepulture,
E t faire force à la nature.
T u peulx faire, si bon te semble,
Q ue sous tes pieds la terre tremble,
Q ue les fleuves contre leur source*

Tour-

Tournent la bride de leur course,
 Et que les arbres des montaignes
 Descendēt au bas des campagnes.
 Ores tu marches solitére
 P army l'horreur d'un cimetière
 Or' autour d'une croix celee
 Tu guides toute escheuelee
 Le bal que la Sorciere meine
 Le dernier iour de la semaine.
 Par toy les uignes sont geleees,
 Par toy les plaines sont greslees,
 Par toy les arbres se dementent,
 Par toy les laboureurs lamentent
 Leurs bledz perdus, & par toy pleurent
 Les bergers leurs troupeaux qui meurent.
 Tu peulx faire tout ce dommage,
 Et peulx encores d'auantage:
 Mais pour esteindre dans une ame
 L'ardeur d'une amoureuse flamme,
 Tu n'as recepte plus certaine,
 Que ton regard, & ton haleine.

ELEGIE AMOUREVSE.

Si uostre esprit, qui de son origine
 Tesmoigne assez la nature diuine
 Par les discours que fait diuinement
 Vostre celeste & parfaict iugement,

Ne cognoissoit combien sont noz pensees
De passions diuerses offensees,
Et par sur tout de ceste affection
Qui uient d'aymer une perfection,
Ie m'estendrois par plus longue escripture
Sur le pouuoir, sur la cause & nature,
Sur les effects, & la diuerse fin
De cest amour tant humain, que diuin.

Mais cognoissant combien sont telles choses
Diuinement en uostre esprit encloses,
Ie laisseray cest argument choisir
Aux plus sçauans, & aux plus de loisir:
Me contentant seulement de uous dire
Ce que ie puis de mon amour escrire
Naiuement, sans art & fiction,
Comme sans art est mon affection.

Cognoissant donc combien est indontable
De cest amour la force ineuitable,
Mesmes trouuant un si digne subiect
Comme celuy, qui m'a seruy d'obiet,
Vous iugerez mon amour estre telle,
Veu que l'amour uient de la chose belle.

Si ce n'estoit que ie crains d'offenser
En uous louant, le modeste penser
Qui ne uous laisse ouir uostre merite,
Et uous fait plus que uous mesmes petite,
Ie ne dirois uostre race & grandeur,
Puis que le ciel uous a donné tant d'heur

*Plus que cela, mais bien la bonne grace
Qu'on uoid reluire en uostre belle face,
Vostre douceur, uostre humble priuauté,
Et uostre esprit plus beau que la beauté:
Perfections d'un chacun estimees,
Mais plus de moy que de tout autre aymees,
Par un instinct naturel, qui me faict
Cognoistre en uous de uous le plus parfaict.*

*Et s'il uous semble en cela que ie face
Aucune erreur, ie uous supply de grace
Considerer, que seul ie ne suis pas
Que telle erreur a pris en ses appas:
S'il fault qu'erreur une chose on appelle
Qui de soy mesme est toute bonne & belle,
Par qui tout est, sans qui rien ne seroit,
Et sans laquelle icy ne se feroit
Rien de uertu, ne digne de memoire.*

Et que doit-on plus priser que la gloire?

*Ie ne pretens pour cela toutefois
(Bien que d'amour les equitables loix
Veillent qu'amour par amour on compense)
Vous obliger uers moy de recompense.
Ce que de uous ie desire & pretens,
Pour l'amitié, pour la longueur du temps
Que i'ay tasché de uous faire seruice,
C'est seulement, Madame, que ie puisse
(Si autre bien ie ne puis desseruir)
De uostre gré uous aymer & seruir.*

*Vous pouuez bien ma Dame, & ma Deesse,
Vous pouuez bien commander que ie cesse
De uous hanter, de uous parler, & uoir,
Mais uous n'auetz, & ie n'ay le pouuoir,
De commander à mes desirs en sorte,
Que mon amour ne soit tousiours plus forte.*

*Si uous pouuez uoz graces uous oster,
De uous aymer uous pouuez m'exempter:
Mais si du ciel le uouloir immuable
Pour uoz uertus uous a fait tant aymable,
Qu'elle raison au'ous, quand à ce poinct,
De commander qu'on ne uous ayme point?*

*Permettez donc, ie uous supply, Madame,
Permettez moy que uostre ie me clame,
Que ie uous ayme, & porte dans mon cueur:
Ou s'il uous plaist, pour m'user de rigueur,
Me commander que tel ie ne demeure,
Commandez moy ensemble que ie meure.*



LA COVRTISANNE REPENTIE.

DV LATIN DE P. GILLEBERT.

RETIREZ uous amoureuses pensees
Des faulx plaisirs de Venus offensees,
Et toy qui es le pere du soucy,
Cruel Enfant, retire toy aussi.

Retirez uous ourdisseurs de finesse,
Propos flateurs, qui gastez la ieunesse,
Larmes souspirs, nostre plus grand sçauoir,
Subtilz appas pour les fols deceuoir:
Retirez uous, petites mignardises,
Et uous du liēt folastres gaillardises,
Et tout cela, que par art feminin
A mour detrempe au miel de son uenin.

A dieu, adieu uous qui m'auiez aymee,
Et qui m'auiez surmonté de sarmee:
A dieu troppeau affronteur bien instruiēt,
Troppeau Romain, qui la grand' louue suit.
D'un long adieu, adieu donc mes complices,
Qui uieillissez au boubier de uoz uices,
Qui maintenant sur la fleur de uoz ans
De toutes pars ceintes de courrisans,
Vous assemblez par leur sotte largesse

*Iniustement une faulſe riſſeſſe,
Ou qui gaingnez, ô miſerable gaing!
A tous uenans nuiſt & iour uoſtre pain.*

*Ie ne ueulx plus, pour tels loyers acquerre,
Gaigner la ſoulde en l'amoureuſe guerre:
Ie ne ueulx plus ces fineſſes braſſer,
Ie ne ueulx plus les amans enlacer
Par tels appas de promeſſes friuoles,
Ny pour l'argent donner belles paroles.*

*Par la cité, portant deſſus le front
Le feinct martel, ie n'iray comme uont,
Quand la fureur les a faiſt plus malades,
Du dieu Bacchus les uineuſes Menades.
Ie laiſſe là tous ces ſifflets menus,
Sifflets tant bien des amoureux cognus:
Ie ne ueulx plus me pourmener en coche,
Marque iadis des Dames ſans reproche,
Signe aujourdhuy des uices éfrontez,
Qui ont rendu noz honneurs éhontez.*

*Rome, qui as ueu de tes ſept montaignes
Tout l'uniuers ployé ſoubs tes enſeignes,
Tu ne uoy plus, pour ton plus grand bonheur,
Qu'un grand troppeau de filles ſans honneur.
T'a point laiſſé Ilië la veſtale
De tant de mauſx la ſemence fatale?
Ou ſi tu tiens ces deſirs uicieux
De celle-là, qui miſe entre les Dieux
Pour celebrer ſes feſtes impudiques,*

Faiſt deſſouiller celles qui ſont publiques ?

*Tiendrois-tu point, ô Romaine cité,
De ton auteur ton impudicité ?*

*Qui enleua par publiques rapines
Impuniment les craintives Sabines.*

*Mars te donna un eſprit belliqueur,
Tu tiens d'Ilië à ceſte heure le cueur:*

*Les anciens ont adoré le pere,
Et maintenant nous adorons la mere.*

*Voyla le poinct de toute ma douleur,
Voyla l'obiet de mon premier malheur,*

*La liberté trop librement permife,
Qu'impudemment tes uices ont acquiſe.*

A dieu donc fards, dont mon uiſage eſt peingt,

*Boites, ou ſont les couleurs de mon teinct,
Eaux, & empoix, dont la face on déguiſe,*

Croye, & Ceruſe, & Biaque de Veniſe.

Ie prens de uous congé pour tout iamais,

Ie ne ueulx plus me peindre deſormais,

Ains des icy abandonne l'uſage

Du fard menteur, qui gaſte le uiſage:

De la beauté ie me ueulx contenter,

Que m'a uoulu nature preſenter,

Et ne ueulx plus, pour me faire plus belle,

Changer par art ma forme naturelle.

Plus de pincette, & miroir ie ne ueulx:

A dieu le ſoing de friſer les cheueux,

Eaux, & unguents par leſquels on efface

Taches, rougeurs, & rousses de la face,
Ce qui deride, & plus estroittement
Serre la peau deffous le uestement:
Ce qui les dents conuertist en iuoyre,
Et des sourcis la uoulte rend plus noire:
Ce qui les doigts crasseux, & mal polis
Change en couleur de roses, & de lis.

A dieu uous dy, ô uous herbes encorè,
Par qui le chef de iaune se colore:
Drogues adieu, & adieu tout cela
Par qui reuint mon poil, qui s'en alla:
A dieu encor' la caute medicine,
Qui m'a gardé de reclamcr Lucine.

A dieu par qui s'échaufe la froideur,
A dieu par qui se corrige l'odeur,
Eaux de senteurs, musq', & ciuette, & ambre,,
Parfums du liét, & parfums de la chambre:
Le luth, le bal, & tout ce qui plaist mieux
Soit du Petrarque, ou soit du Furieux.
A dieu lyens, enchantemens, & charmes,
Qui de nostre art sont les dernieres armes.

A dieu fenestre, & porte ou trop souuent
I'ay amusé l'amoureux poursuyuant,
Porte cent fois, d'une main courroucée,
Des fols amans en cholere poussée.
A dieu sifflets, & petis bruits legers,
Signes, qui sont mutuelz messagers,
Et tous les arts, dont la uieille rusée

Sçait

Sçait appaster la ieunesse abusée.

*O bon Aduis, si tu es quelque Dieu,
Ie prens franchise en ton plus sacré lieu,
Te presentant la despouille du uice,
Comme nonnain uouëe à ton seruice.
I'apporte icy la cendre des plaisirs,
Qui ont bruslé mes plus ieunes desirs,
Et le mespris de tout cela qu'ameine
Le faulx appas de ceste uie humaine :
A ffranchis donc mes esprits retenus
Trop longuement sous les loix de Venus.*

*Et quant à uous, ô robes Tyriennes,
Robbes de soye, & perles Indiennes,
Petits anneaux par l'oreille passez,
Riches carcans à mon col enlacez,
Pompeux habits, dont la molle richesse
Fut le loyer de ma folle ieunesse,
Ou soyez-vous par la flamme abolis,
Ou au plus creux de l'onde enseuelis :
Rien n'en demeure, & ne soit, moy bruslee,
Flammesche aucune à mes cendres meslee.*

LA CONTRE-REPENTIE.
Du mesme Gillebert.

*S I mon esprit, qui peult sortir dehors
De ce qui n'est que prison de son corps,
Suyuant tousiours sa trace coustumiere*

*Recherche encor' la liberté premiere,
Si le seiour d'un trauail ocieux,
Nourrissement des desirs uicieux,
Réueille en moy la flamme accoustumee,
Plus que deuant en mon cueur allumee,
Pourquoy, hélas, d'un nœu si rigoureux
A y-ie lié mes ans plus uigoureux,
Et pourquoy s'est la douceur de ma uie
Dessoubs un ioug si pesant asservie?
Folle, pourquoy en lieu si reserré
Dedans mon corps s'est mon cueur enterré,
Si en moy mesme estant enseuelie,
Ie suis encor' de la flamme assaillie?*

*Or adieu donc uaine captiuité,
Qui serue tiens nostre pudicité,
Pudicité soubs miserable feincte
D'un soing forcé honteusement contraincte.
Mere d'Amour, suyuant mes premiers uœus,
Dessoubs tes loix remettre ie me ueulx,
Dont ie uouldrois n'estre iamais sortie,
Et me repens de m'estre repentie.*

*Car ueu le soing, les trauaulx & dangers,
Dont & par terre & par flots estrangers
Nous sommes ceincts, ueu la follie humaine
Ambicieuse aux causes de sa peine,
O se'tu bien, ô rigoureux censeur,
De noz plaisirs corrompre la douceur?
O se'tu bien l'Amour nous interdire,*

Qui de noz maux le seul bien se peult dire?

Reposez donc aux champs Elysiens,

Reposez vous esprits des anciens :

Et tousiours soient de roses rougissantes,

Et de beaux lis noz urnes florissantes :

Pour à bon droit auoir deïfié

Ce saint troppeau à Venus dedié,

Ce saint troppeau de filles plus humaines,

Tant reueré des Matrones Romaines.

Cypris ainsi, source de nostre sang,

Entre les Dieux iadis trouua son rang.

Et scauez vous, qui l'a faicte si grande?

Cypris la belle estoit de nostre bande.

Si Flore n'eust faict le peuple heritier

De tant de biens gaingnez à ce mestier,

Le peuple n'eust, pour la memoire d'elle,

Par tant d'honneurs rendu Flore immortelle.

Et toy, qui es nostre premier honneur,

Romaine Ilië, à ce mesme bonheur

T'appelle encor' ta martiale Rome,

Qui de son sang l'origine te nomme.

Helas pourquoy allons-nous donc courant

Après l'aduis du sot peuple ignorant?

Pourquoy defend la loy mal equitable,

Cela qui est saintement imitable?

Pourquoy sont tant noz desirs ennemis

De ce qu'aux Dieux les hommes ont permis?

Pourquoy nous a la liberté rauie

Ce faulx honneur, tyran de nostre vie?

*Rome, feignons qu'on nous chasse d'icy,
Soudainement tu te uoyras aussi
Abandonner, car ceste seule perte
Pourra suffire à te rendre deserte :
Soudain de toy l'estrange s'enfuira,
D'y demeurer le moyne s'ennuira,
Et de tes murs se rendra fugitiue
Des courtisans la grand' troppe lasciu.*

*Des monuments par le temps deuorez
Nous sommes seuls ornemens demeurez,
Seuls ornemens de l'antique memoire,
Et de ce lieu la renaissante gloire.
Rome, qui sceus tout le monde donter,
Tu le peulx bien encores surmonter,
Par le moyen des armes Cypriennes,
Et regagner tes palmes anciennes.*

*Deormais donc à mon col soit permis
Ietter le ioug, ou ie l'auois soumis,
Et deormais retourne la franchise
De pere en filz à nostre sang acquise :
Franchise las, que fort mal i'entendy
Lors qu'en ce lieu serue ie me rendy,
Mais qui fera deormais sa demeure
Auecques moy, iusq' à tant que ie meure.*

*Deuotes sœurs, qui estes sur la fleur
De uoꝝ beaux ans, ie plains uostre malheur,
Ie plains le soing, qui uous ronge sans cesse,*

*I e plains le temps, ie plains uostre ieunesse.
Las vous seichez, & les flambeaux ardens
De uoz desirs vous bruslent au dedans,
Comme du blé les forests iaunissantes
Ardent parmy les flammes rauissantes.
Comme le feu en la fournaise estreint
Va forcenant, le uostre ainsi contraint
Secretement vous ard iusq' aux moëllles,
Et en bruslant acquiert forces nouvelles.
Vous languissez, & uoyant tout au tour
Voz corps serrez d'un effroyable tour,
Vous efforcez, avecques mains craintives,
Rompre les laqs, qui vous tiennent captiues.*

*Ainsi l'oyseau en la cage enfermè
Recherche en uain son bois accoustumé,
Ainsi en uain la beste prisonniere
Veult retourner en sa uieille tefniere,
Et vous ainsi uoulez sortir de là :
Mais les destins s'opposent à cela,
Vous enserrant plus fort que la noire onde,
Qui court là bas en neuf tours uagabonde.
Peu à peu donc uoz corps se brusleront,
Et tous seichez en cendres tumberont :
Mais quant à moy, libre ie m'en deporté,
Et de bonne heure éloingne uostre porte.*

*A dieu uerroux, adieu portaulx ferrez,
Les petits trous des huis tousiours serrez,
Les lieux deuots, les chambrettes petites,*

L'enroué son des chansons tant redittes,
Le long silence, & le tumbeau des corps
Deuant leur mort mis au nombre des morts,
Les neufues nuicts, & l'aiguillon qui touche
Les tendres cueurs en leur deserte couche.

Cherchez, cherchez qui d'un teinct pallissant
Trompe l'ardeur de son feu languissant :

Ou qui par art un mary se façonne,

Et son plaisir elle mesme se donne :

Ou qui si fort l' imagine en ueillant,

Qu'ell' le resente encor' en sommeillant :

Ou qui avec quelque compagne sienne

Voyse imitant la docte Lesbienne.

Ie ne ueulx plus nature decevoir

Parce qu'on peult en dormant concevoir,

Ie ne ueulx plus d'un Demon estre femme,

Ie ne ueulx plus contr'imiter la flamme

De ces Iuments, qui pleines bien souuent

Pour leur mary n'ont autre que le uent,

Quand le printëps (miracle de l'Espagne)

Les époingonne à trauers la campagne.

Ie laisse là ces plaisirs contrefaits,

Ie ueulx sentir les naturelz effects,

Et m'en retourne aux têtes plus heureuses

Gagner la solde aux guerres amoureuses.

Et quant à uous, armes de chasteté,

Habits tesmoins de nostre honnesteté,

Le uermoulu, & les taignes encore,

*Et le reclus deormais uous deuore,
Ie uous delaisse, & promets ne sentir
D'or'enauant un autre repentir.*

LA VIEILLE COVRTISANNE.

*BIEN que du mal duquel ie suis atteinte,
Soit deormais tardiuë la complainte,
Et qu'on ne doiuë imputer à raison
Le repentir qui uient hors de saison :
Si me plaindray-ie, & de mon inconstãce
Renouuelant la uieille repentance,
(Quoy que promis i'eusse de ne sentir
D'or'enauant un autre repentir)*

*M'efforceray de soulager ma peine
Par les sousspirs d'une complainte uaine.*

*Peut estre encor que de mon sousspirer
Quelqu'un pourra quelque profit tirer,
Et que mon mal, si bien on le contemple,
Aux moins rusez pourra seruir d'exẽple:
Recompensant par ce nouueau bienfait,
Si mieulx ne puis, mon antique forfait.*

*Donques à fin de mieulx faire cognoistre
Tout mon malheur:uenant mon age à croistre
Plus que mon sens, sur les douze ou treize ans,
Estant nourrie aux delices plaisans,
Que peult goustër une fille legere
Dessoubs la main d'une impudique mere,*

P our ne laisser dessus l'arbre uieillir
M a belle fleur, ie la laissay cuillir,
N on à quelqu'un dont on deust faire compte,
E t dont l'honneur peust amoindrir ma honte,
M ais à un serf : un serf eut ce bon heur,
D e triompher de mon premier honneur,
S ecrettement : car ma mere discrete
S ceut bien tenir l'entreprise secrete.

B ien tost apres ie uins entre les mains
D e deux ou trois gentilz-hommes Romains,
D esquelz ie fus aussi uierge rendue,
C omme i'auoye pour vierge esté uendue :
D e main en main ie fus mise en auant
A cinq ou six, vierge comme deuant.

D e puis suyuant une meilleure uoye,
D 'un grand prelat ie fus faicte la proye,
Q ui cherement ma ieunesse achepta,
C omme pucelle : & si bien me traitta,
Q ue ie deuins, uoire en bien peu d'espace,
B elle, en bon poinct, & de meilleure grace.

D eslors i'apprins à chanter & baller,
T oucher le luth, & proprement parler,
V eſtir mon corps d'acoustrement propice,
E t embellir mon teinct par artifice :
B ref i'apprins lors soulds bons enseignemens,
D e mon ſçauoir les premiers rudimens :
C ar le prelat, duquel i'eſtoy l'amie,
V oire duquel i'eſtoy l'ame demie,

*Le cueur, le tout n'auoit autre plaisir,
Que satisfaire à mon ieune desir.*

*Deux ou trois ans me dura ceste uie,
Iusques à tant qu'il me prist une enuie
De la changer: comme on uoid bien souuent
Trop grand plaisir se conuertir en uent,
Et pour ne uoir chose qui luy desplaise
L'esprit humain se fascher de son aise.
O combien mal conuient la maiesté
Auec l'amour! rien que la liberté
Ne me failloit: mais defaillant icelle,
Me defailloit toute chose avec elle.
Ny les faueurs, ny les bons traitemens,
Chaisnes, anneaux, & riches uestemens,
De cent ualets me uoir estre honoree,
Et du seigneur à peu pres adoree,
Estre nourrie en repos ocieux:
Bref sil y a chose qui plaise mieulx,
Quoy qu'on feist ou dist pour me complaire,
Rien ne pouuoit mon esprit satisfaire.*

*La liberté de pouuoir deuiser,
D'aller en masque, & de se déguiser,
Siffler de nuict par une ialousie,
Faire l'amour, uiure à sa fantasie,
Sans esprouuer la fascheuse prison
De ne pouuoir sortir de la maison
Sans un ualct, & sans congé d'un maistre
N'oser monstrier le nez à la fenestre:*

Q

Ce seul desir mon esprit chatouilloit,
Ce seul ennuy mon repos travailloit,
Et peu à peu d'une lente tristesse
Decoloroit la fleur de ma ieunesse.
Ce que voyant celuy que ie seruoys
Pour se desfaire honnestement de moy,
Fit par sous main brasser un mariage,
Non sans uenter mes biens & mon lignage,
Ma bonne grace, & mon honnestete,
Et par sur tout ma grande chasteté.

A ces appas se vint prendre un ieune homme,
Qui peu rusé aux finesces de Rome,
Se tint heureux d'auoir tel bien trouué:
Mais quand il eut à sa bonte esproüvé
Ce que i'estoy, premierement il use
De grans rigueurs: puis d'une plus grand' ruse,
Disimulant son courage odieux
Par beau parler, & par caresse d'yeux,
Ores priant, ores d'une autre grace
A la priere adioustant la menace,
En peu de temps se gouerna si bien,
Qu'il se fait maistre & du sien, & du mien.

Robbes, ioyaux, meubles, & autres choses
Plus cherement en mes coffres encloses,
Argent contant, argent à interest,
Tout fut leue sous vmbre d'un acquest.
Finablement se dressant un uoyage,
Mon bon espoir se met en equipage,

*Se part de Rome, & sans parler à moy,
S'en alla rendre au service du Roy:
Ou il mourut, & depuis n'ouy onques
Parler de luy. En ce bel estat donques
Ie demeuray, sans faueur ne support,
Car mon Prelat, de malheur, estoit mort:
Et ne m'estoit de toute ma richesse
Rien demeuré qu'un petit de ieunesse.*

*Donques m'aydant de moymesme au besoing,
Et reiellant toute uergongne au loing,
I'ouure boutique, & faicte plus scauante,
Vous metz si bien ma marchandise en uanté,
Subtilement affinant les plus fins,
Qu'en peu de temps fameuse ie deuins.*

*Lors me uoyant par Rome assez cogneue,
Pour n'estre en reng d'esgaldrine tenue,
De deux ou trois à poste ie me mis,
Lesquelz estoient mes plus fermes amis:
Et tous les mois me donnoient pour salaire
Vn chacun d'eulx trente escus d'ordinaire.*

*Ie laisse icy à discourir comment,
Ie me scauois gouverner dextrement
Auecques eulx, à l'un faisant caresse,
A l'autre usant de plus grande rudesse,
Selon que d'eux ie cognoissois le cueur
Se manier par douceur ou rigueur:
N'oubliant pas ceste commune ruse,
D'e contenter de quelque maigre excuse,*

*Le mal-content : & sans aymer aucun,
Donner à tous le martel en commun.
Par ce moyen chacun se pensant estre
Plus fauorité, pour demeurer le maistre,
Comme à l'enuy, par presens achettoit
Ce qu'auoit moins à qui plus il coustoit.*

*C'estoit le bon, quand pour donner licence
A l'un des trois, les deux faisoient instance:
Comme il auient, que pour chasser un tiers,
Les autres deux s'accordent uoluntiers.
Lors ie disois, ou que sa laide face,
Son poil roussé, ou sa mauuaise grace
Plus que la mort me faschoient, toutefois
En le perdant, que ie perdois un mois.*

*Eux donc ayans de me demander honte
Vne faueur qui ne mettoit à compte,
Se contentoient, pour garder amitié,
D'y suppleer chacun pour la moitié.
Ainsi iamais n'amoindrissoit ma rente,
Et me restoit une place uaquanté,
Dont ie sçauois bien faire mon profit.*

*Aucunefois ie prenois à credit
En leur presence, ou supposois des debtes.
Conclusion, i'auois mille receptes,
Pour leur tirer les quatrins de la main:
Ores faignant de me faire nonnain,
Ores parlant de quelque mariage,
Ores de faire à Naples un uoyage,*

Ou à Venize, ou en quelque autre lieu,
Et que bien tost ie leur dirois adieu.
Aucunefois ie me faisois enceinte,
Ou me faignois de quelque fieure atteinte,
Et ce que peult un artifice tel,
Pour s'encherir, ou pour donner martel.

Voyla comment ie traittois l'amy ferme,
Lequel iamais ne failloit à son terme:
Car les pendants & les bracelets d'or,
Les scoffions, & les chaisnes encor,
Gands parfumez, robes & pianelles,
Garnels, bourats, chamarres, capareilles,
Licts de parade, & corames dorez,
Sauons de Naple', & fards bien colorez,
Miroirs, tableaux ou i'estois en peinture,
Masques, banquets, & coches de uecture,
Et s'il y a de consumer le bien
Autres moiens, n'estoient comptez pour rien.

Que diray plus? i'auois mille pratiques:
Car tout cela qui s'achette aux boutiques,
Ne coustoit rien, & mesme le boucher
Le plus souuent estoit payé en chair:
Iusqu'aux faquins (si l'honneur me dispence
De dire ainsi) i'espargnoy la despence:
Car tout l'argent des honnestes amis,
Pour mettre en banque, en reserve estoit mis.
I'auoy de plus quelque nuit la sepmaine,
Qui m'estoit franche: & lors ie mettois peine,

De pratiquer quelque nouvelle amour,
Et ne passois inutile un seul iour.
A cest effect ie tenoy pour fantesque
Vne rusée & vieille Romanesque,
Qui descourant quelque ieune emplumé,
Auant qu'il fust de mon faict informé,
Trouuoit moyen de faire l'entreprise
Secrettement, & comme bien apprise,
N'oublioit pas de prendre auant la main,
Disant comment i'estoy de sang Romain,
Et que i'estoy femme d'un gentilhomme,
Lequel pour lors estoit banny de Rome,
Voilà comment ie traittoy l'estranger:
Mais par sus tout ie craignoy le danger
Des escroqueurs, ne me tenant mocquee,
Si-non alors que i'estoy escroquee:
Ce qui causoit que moins ie m'adressois
A l'Espagnol, qu'au liberal François,
Doulce, courtoise, humaine, quant au reste:
Mais cependant fuyant plus que la peste,
Ces ieunes gens, lesquels sans desbourser,
A tous propos pour beaux ueulent passer,
Nous pensant bien payer d'une gambade,
D'une chanson, d'un luth, ou d'une aubade:
Ce qui nous trompe, & fait que bien souuent,
Nous nous trouuons les mains pleines de uent.

I'auois aussi une soingneuse cure
De n'endurer sur mon corps une ordure:

*De boire peu, de manger sobrement,
De sentir bon, me tenir proprement,
Fust en public, ou fust dedans ma chambre:
Ou l'eau de nasse, & la ciuette, & l'ambre,
Le linge blanc, le pennache euentant,
Et le sachet de pouldre bien sentant
Ne manquoient point: sur tout ie prenoy garde
(Ruse commune à quiconque se farde)
Qu'on ne me peust surprendre le matin.
Bref tout cela qu'enseigne l'Arétin,
Ie le scauoy: & scauoy mettre en œuvre
Tous les secrets que son liure descœuvre:
Et d'abondant mille tours incognus,
Pour esueiller la dormante Venus.*

*I'estoy pourtant en mes propos honeste,
Et ne faisois à tout le monde feste,
Legerement caressant un chacun:
I'auoy pour tous un entretien commun,
Et de façons grauelement asseurees,
Scauoy fort bien encherir mes denrees.*

*De la uertu ie scauoy deuiser,
Et me scauoy tellement déguiser,
Que rien qu'honneur ne sortoit de ma bouche:
Sage au parler, & folle à la couche.
Aussi uoid-on qu'un propos uicieux,
Plus que le uice est souuent odieux:
Et que rien tant que uertu n'est aymable,
Ou ce qui est à la uertu semblable.*

Chacun se flatte en son affection,
Ou il cognoist quelque perfection:
Et ne peult bien la Dame estre estimee,
Que lon cognoist indigne d'estre aymee:
Tant la uertu plaist en celles qui l'ont,
Si-non au cueur, pour le moins sur le front.

Par telz moiens i'acquis faueur en Rome,
Et ne se fust estimé galant homme,
Qui n'eust eu bruit de me faire l'amour.
Au demeurant, fust de nuict ou de iour,
Ie ne craignois d'aller sans ma patente,
Car i'estois franche & de tribut exempte.
Ie n'auois peur d'un gouuerneur fascheux,
D'un Barisel, d'un Sbirre outrageux,
Ny qu'en prison lon retint ma personne
En court Sauelle, ou bien en tour de Nonne:
N'ayant iamais faulte de la faueur,
D'un Cardinal, ou autre grand seigneur,
Dont on ueoit ma maison frequentee:
Ce qui faisoit que i'estois respectee,
Et que chacun craignoit de me fascher,
Voyant pour moy les plus grands s'empescher.

Six ou sept ans ie feis ce beau mesnage:
Ayant passé le meilleur de mon aage
En ces plaisirs (si plaisir fault nommer
Vn peu de doulx meslé de tant d'amer)
Car quel plaisir, helas, me pouoit estre,
Bien que ie prinssse à dextre & à senestre,

D'auoir

D'auoir soubmis mes membres èhontez
A l'appetit de tant de uolontez ?
Et d'imiter le uiure d'une beste,
Pour m'enrichir par un gaing deshoneste ?
Et d'endurer d'un amant furieux
Mille desdaings, & mots iniurieux ?
De supporter une aiselle suante,
Vn nez punais, une bouche puante,
Vne sottise, & perdre à tous propos
Pour un martel, & repas & repos ?

Outre la peur (geine perpetuelle)
D'une uerolle, ou d'une pellarelle,
Et tout cela dont se trouue heritier,
Qui longuement exerce tel mestier.
Car quant au soing ou chacune se fonde,
De se farder, de se faire la blonde,
De se friser, de corriger l'odeur,
Serrer la peau, réchauffer la froideur,
I'en'en dy rien, pour estre telle peine
Commune encor à la dame Romaine.
O bien heureuse & trois & quatrefois,
Qui n'est suiette à si penibles loix.

Ce fut pourquoy une sepmaine sainte,
Estant pour lors ma conscience attainte
D'un saint remors, que quelque bon demon,
Me fait sentir au milieu d'un sermon,
Sans y penser soudain ie me dispose
Faire de moy une metamorphose :

*Et de changer mon lascif uestement,
En un deuot & saint accoustrement.
Ce que ie fis : & deuins conuertie,
Donnant deslors une grande partie
De mes tresors à la religion :
Ou tost apres changeant d'opinion,
Ie me trouuay à mal party rangee,
Et plus d'habit que de uouloir changee.*

*Donc inhabile au seruice de Dieu,
L'abandonnay de bonne heure le lieu :
Et retournant d'ou ie m'estoy partie,
Me repenty de m'estre repentie.
Ainsi tournee à mon premier mestier,
Pour regagner tout cela qu'au monstier
I'auoy laissé, i'ouure l'escole au uice,
Et commençay d'un plus grand artifice
Qu'au parauant, à dresser mes appas,
Et retenter les amoureux combats,
Ou ie r'acquis d'un utile dommage,
Tout le perdu, & beaucoup d'auantage.*

*A donc ie uins en reputation :
Et prins deslors telle presumption,
De grands seigneurs me uoyant courtisée,
Que mon mespris me rendit mesprisee.
Ie tais icy pour mon premier bon heur,
Du trece & un le fameux deshonneur,
Et supposé au lieu d'un gentilhomme
Dedans mon liēt l'executeur de Romme :*

*Quice plaisir deuant cent & cent yeux
Recompensa du fouet iniurieux.*

*Ie tais encor la uerolle gouteuse,
La denterelle, & pellade honteuse,
Et mon uisage en tant de lieux sfrizé,
Que mille fards ne l'eussent deguisé.*

*I'auois pourtant encor bonne pratique,
Et pour cela ne fermay la boutique :
Car le renom de mon credit passé,
Et le tresor que i'auois amassé,
M'entretenoient : & puis ma bonne grace
Recompensoit d'une si braue audace
Ce que les ans de beau m'auoient osté,
Que mon autonne on prenoit pour esté.*

*I'auois au liect cent mille gaillardises;
Mille bons mots, & mille mignardises :
De bien baller on me donnoit le pris,
I'auoy du luth moyennement appris,
Et quelque peu entendo y la musique :
Quant à la uoix, ie l'auois angelique,
Et ne se fust nul autre peu uanter,
De sçauoir mieulx le Petrarque chanter.*

*Au demeurant, i'auoy la main diuine,
Fust sur la toile, ou fust sur l'estamine :
Et uoluntiers y emploioy le temps,
Quand ie n'auoy un meilleur passetemps.
Aucune fois en accoustrement d'homme,
Ie passageoy pompeusement par Romme*

*Sur un cheual de mesme enharnaché,
Et le pennache à la guelphe attaché,
Ne me montrois moins superbe & uillante,
Qu'une Marphise, ou une Bradamante.
Bref ie scauoy de toute chose un peu,
Et n'estoy pas ignorante du ieu,
Fust aux eschets, ou fust à la premiere :
Ou ie n'estois de perdre coustumiere,
Iouant tousiours à moytié pour celuy,
Qui ne prenoit que la perte pour luy.*

*Aucune fois n'estant de la partie,
I'estoy si bien de mon faict aduertie,
Qu'autant de fois qu'une reste on gaignoit,
Autant de fois la manche on me donnoit.
Aucune fois ne m'estant agreable
Quelque ioyau, d'une usure honorable
A cinq ou six ie le faisoy payer,
Et leur baillois à la rafle à iouer.*

*Voyla comment par cent moyens honnestes,
Ie recueillois la laine de mes bestes :
Donc ie tondois les unes quelquefois,
Et quelquefois les autres escorchois :
Vsant partout de si grand artifice,
Que sans monstrier un seul poinct d'auarice,
Ceux-la dont plus de presens i'auoy pris,
Se reputoient estre plus fauoris.*

*Ma maison donc, moins que iamais deserte,
Estoit quasi comme une escolle ouuerte*

D'honnesteté, ou il falloit uenir,
Pour bien sçauoir Dames entretenir.
Là se disoient mil bons mots pour rire,
Là les plus sots s'efforçoient de mieux dire,
Comme à l'enuy, & là soir & matin
Se rapportoit toute chose au butin.

S'il se faisoit quelque assemblée honneste,
Quoy que ce fust i'estoy tousiours de feste:
Et n'eust esté le banquet bienourny,
Qui de telz metz eust esté degarny.
Ie me trouuois de ducats plusieurs milles,
Qui ne m'estoient en un coffre inutiles:
I'auois meublé une belle maison,
Et richement, & selon la saison:
Et sur la porte auois mis pour deuise,
La pluye d'or de la fille d'Acrise:
Voulant par là honnestement monstrier,
Que par l'or seul on y pouuoit entrer.

Heureuse, las, heureuse & trop heureuse,
Si Cupidon de sa torche amoureuse,
Pour chastier cent mille indignitez
De tant d'amans, que i'auois mal traittez,
N'eust allumé dans mes froides mouëlles
Le feu uengeur de ses flammes cruelles:
Me contraignant d'aymer plus que mes yeux,
Plus que mon cueur, un ieune audacieux,
Qui d'autant plus que d'une humble caresse
Ie m'efforçois d'amollir sa rudesse:

*Plus me fuyoit, & se païssoit, cruel,
De mon torment & pleur continuel.*

*Las quantes fois ialoufement malade,
Courant par tout, ainsi qu'une Menade,
Ay-ie fuiuy sans crainte du mocqueur
Cest inhumain, qui m'emportoit le cueur !
Las quantes fois, en lieu d'estre endormie,
Le pensant estre es bras d'une autre amie,
Nuds pieds, nud chef, au temps des longues nuitts,
Ay-ie rompu & fenestres & huys,
Iniuriant de mille outrages celle,
Qui receloit mon ennemy chez elle !
Las quantes fois suis-ie allee au deuin,
Et quantes fois aux sorcieres, à fin
De retenir par lyens & par charmes
Cest obstiné uainqueur de telles armes !*

*Le poil au chef me herisse d'horreur,
Me souuenant de ce que la fureur
Me faisoit faire : ores d'un cimetere,
Tirant de nuit quelque ombre solitère,
Ores au ciel la Lune ensanglantant,
Ores le cours des fleuves arrestant.*

*Les vers sacrez, les celestes augures,
Les poincts couplez, les magiques figures,
Les saints fuseaux, les noms enforcelez,
Les os des morts, & les lauriers bruslez :
Ce que du front des poulains on attire,
Les yeux de loup, les images de cire,*

*Les nœuds charmez, & le nombre de trois,
Avec le mal, qu'on appelle des mois :
Bref, tout cela que peut telle science,
(Et tout en vain) i'en feis l'experience.*

*Ce n'est pas tout. les presens amoureux,
Et tout le bien, que mes ans plus heureux
M'auoient acquis avec peine infinie,
Vignes, maisons, argent à compagnie,
En moins d'un an tout cela fut uendu,
Et en banquets & presens despendu
Pour cest ingrat, ingrat, ingratissime,
Lequel tenoit de mes pensers la cyme,
Puis me planta, uoyant tout consumé
Ce qu'il auoit tant seulement aymé.*

*Et puis uoicy pour m'acheuer de peindre,
Celle que plus les Dames doiuent craindre,
Sur un baston marchant à pas comptez,
Dame Vieillesse aux cheveux argentez :
Qui rauissant d'une main larronnesse
Ce qui restoit encor de ma ieunesse,
Ne m'a laissé que la grauelle aux reins.
La goutte aux pieds, & les galles aux mains,
La toux aux flancs, la micraine à la teste,
Et à l'oreille une sourde tempeste.*

*De ce beau chef tout l'honneur est esteinct,
Ce beau uisage a changé son beau teinct
En teinct de mort : & ceste bouche blesme,
Dessus ses bords a peincte la mort mesme.*

*Ces deux beaux yeux iadis flambeaux d'amour,
Se sont cachez de peur de uoir le iour,
Et pour pleurer leurs fautes, & mes peines,
Sont de flambeaux conuertis en fontaines.*

*I e ne puis plus ny sentir, ny gouter,
Plus ne me plaist les doux sons escouter,
Le sens me fault, & l'esprit qui me laisse,
Plus que le corps se sent de la uieillesse.
I'ay oublié tout cela qu'autrefois,
I'auoy appris du luth & de la uoix,
I'ay oublié tous mes bons mots pour rire,
I e ne scay plus que me plaindre & mesdire,
I e ne scay plus que tousser & cracher,
Fascher autruy, & d'autruy me fascher.*

*Quant au mestier dont il fault que ie uiue,
C'est de filer, ou lauer la lessiue,
Faire traffiq' de quelques vieux drappeaux,
Composer fards, contrefaire des eaux,
Vendre des fruiçts, des herbes, des chandelles
Aux iours de feste, & crier les chambelles.
Voyla l'estat où ie gaigne mon pain,
Pour ma uieillesse armer contre la faim,
Et pour payer une chambre locande,
Ce qui est or' ma despesse plus grande.
Au demeurant ie ne discours icy
Par le menu le chagrin, le soucy,
Et le soubson, que la uieillesse cache
Dedans son sein : le mal qui plus me fasche,*

Et

*Et qui me faict cent fois le iour perir,
C'est de uouloir, & ne pouuoir mourir.*

*O que ie suis differente de celle
Que i'estois lors, quand ieune, riche & belle
Vn escadron i'auoy de tous costez
De courtisans pompeusement montez,
M'accompagnans ainsi qu'une princesse,
Fust au matin, quand i'alois à la messe,
Ou fust au soir, alors qu'il me plaisoit
De me trouuer ou le bal se faisoit!*

*Las maintenant un chacun me desdaigne,
Et seulement pauvreté m'accompagne:
Ceux que iadis desdaigner ie souloy,
M'appellent uieille, & se mocquent de moy:
Et ceux dont plus i'estoy fauorisee,
Sifflent sur moy d'une longue risée:
Se uergongnans de m'auoir uoulu bien,
Pour rien en moy ne cognoistre du mien.*

*Iusques icy a couru ma fortune,
Selon le temps aduerse, ou opportune.
Mais, ô chetive! encor n'est-ce le poinct,
Qui plus au uif le courage me poingt:
Le seul obiect de ma complainte amere
C'est, c'est l'ennuy de me uoir pauvre, & mere,
Non d'un qui soit d'aage pour se nourrir,
Ou qui me puisse au besoing secourir,
Mais d'une fille encor ieune & debile,
Qui sur les bras m'est en charge inutile,*

*Et sera, las, si cest astre inhumain,
Regne long temps sus le climat Romain.*

*I'ay ueu Leon, delices de son aage,
I'ay ueu Clement de ce mesme lignage,
I'ay ueu encor ce bon Paule ancien,
Premier honneur du sang Farnesien:
Après cestuy i'ay ueu Iules troisieme,
Ores ie uoy le grand Paule quatrieme.*

*De tous ceux-là ie me doy contenter:
De cestui-cy ie me ueulx lamenter,
Pour auoir mis d'une loy rigoureuse
Dessoubs les pieds la franchise amoureuse,
Abolissant d'un edict defendeur
Ce qui estoit de Rome la grandeur.*

*Car si de ceux que Rome plus honore,
De courtisans, & des autres encore
On ueult ainsi les plaisirs limiter,
Quelz estrangers y uiendront habiter?
Tous s'en fuiront, ou pour dernier remede
Exerceront l'amour de Ganymede,
Ou sans cela ne sont que trop appris
Ceux qui ont loy de n'estre point repris.*

*O temps ! ô meurs ! ô malheureuse année !
O triste regne ! ô Rome infortunee !
N'estoit-ce assez, que le discord mutin
T'eust fait du monde un public butin,
Et d'auoir ueu sur tariue Latine
Si longuement la guerre & la famine,*

*Si malheureuse encor tu ne perdois
La liberté : liberté, que tu dois
Plus regretter, que tes palais antiques,
Dont nous uoyons les poudreuses reliques.*

*Fille qui m'es plus chere que mes yeux,
Helas pourquoy t'ont fait naistre les cieux
Sous un tel siecle? ou pourquoy si durable
Ay-ie uescu, pour te uoir miserable?
Helas fault-il que ce beau chef doré,
Ces deux beaux yeux, ce pourpre coloré,
Ce front, ce nez, ceste bouche diuine,
Et ce beau corps, qui des dieux estoit digne,
Soit le butin non point d'un courtisan,
Mais d'un faquin, ou d'un pauvre artisan?*

*Pour cela donc d'une main si soigneuse,
T'ay-ie esleuee? ô fille malheureuse,
Si tu deuois par telle indignité
Perdre la fleur de ta virginité.
Estoit-ce là ceste belle ieunesse,
Dont ie faisois mon baston de uieillesse?
Estoit-ce ainsi que mes trauaulx passez
Deuoient un iour estre recompensez?
O ciel cruel, estoilles coniurees,
N'auo-is ie assez de peines endurees,
Si en ma fille, en cest aage ou ie suis,
Ie ne uoyois renaiistre mes ennuis?*

*Ie n'en puis plus, & mes pleurs qui s'essandent,
A grands ruisseaux, le parler me defendent:*

Donques priant ceux là qui me liront, 51
E t de mes pleurs (peult-estre) se riront,
D e m'excuser, si par trop de langage
(V ice commun à celles de mon aage)
I'ay discouru & mon mal, & mon bien,
I e feray fin : que peusse-ie aussi bien,
P our n'estre plus à ces maulx asseruie,
C omme à mes pleurs, mettre fin à ma uie.

METAMORPHOSE D'VNE ROSE.

C O M M E sur l'arbre sec la ueufue tourterelle
R egrette ses amours d'une triste querelle,
A insi de mon mary le trespas gemissant,
E n pleurs ie consumois mon aage languissant,
Q uand pour chasser de moy ceste tristesse enclose,
M on destin consentit que ie deuinsse Rose,
Q ui d'un poignant hallier se herisse à l'entour,
P our faire resistance aux assaults de l'Amour.
I e suis, comme i'estois, d'odeur naïue & franche,
M es bras sont transformez en épineuse branche,
M es piedz en tige uerd, & tout le demeurant
D e mon corps est changé en Rosier bien fleurant.
L es plus de mon habit sont écailleuses poinctes,
Q ui en rondeur égale autour de moy sont ioinctes:
E t ce qui entr'ouuert monstre un peu de rougeur,
I mite de mon ris la premiere douceur.
M es cheueulx sont changez en fueilles qui uerdoyent,

Et ces petis rayons qui uiuement flamboyent.
 Au centre de ma Rose, imitent de mes yeux
 Les feuz iadis égaux à deux flammes des cieux.
 La beauté de mon teinct, à l'Aurore pareille
 N'a du sang de Venus pris sa couleur uermelle,
 Mais de ceste rougeur que la pudicité
 Imprime sur le front de la virginité.
 Les graces, dont le ciel m'auoit fauorisee,
 Or' que Rose ie suis, me seruent de rosee:
 Et l'honneur qui en moy à fleury si long temps,
 S'y garde encor' entier d'un eternal printemps.
 La plus longue frescheur des roses est bornee
 Par le cours naturel d'une seule iournee:
 Mais ceste gayeté qu'on uoit en moy fleurir,
 Par l'iniure du temps ne pourra deperir.
 A nul ie ne defends ny l'odeur, ny la uenë,
 Mais si quelque indiscret uouloit à l'impourueuë
 S'en approcher trop pres, il ne s'en iroit point
 Sans esprouuer comment ma chaste rigueur poingt.
 Que nul n'espere donc de auir ceste Rose,
 Puis qu'au iardin d'honneur elle est si bien enclose:
 Ou plus soigneusement elle est gardee encor',
 Que du Dragon ueillant n'estoient les pommes d'or.
 Celuy qui la uertu a choisy pour sa guide,
 Ce sera celuy seul qui en sera l'Alcide:
 A luy seul i'ouuriray la porte du uerger,
 Ou heureux il pourra me cueillir sans danger.
 Qu'autrement on n'espere en mon cueur faire brèche:

*Car ie ne crains Amour, ny son arc, ny sa flèche :
I'esteins, comme il me plaist, son brandon furieux,
Les ailes ie luy coupe, & debende les yeux.*

H Y M N E D E L A S V R D I T E

A P I E R R E D E R O N S A R D

V A N D O M O I S .

N*E ne suis pas, Ronsard, si pauvre de raison,
De uouloir faire à toy de moy comparaison,
A toy, qui ne seroit un moindre sacrilege,
Qu'aux Muses comparer des Pies le college,
A Minerue Aracné, Marsye au Delien,
Ou à nostre grand Prince vn prince Italien.*

*Bien ay-ie, comme toy, suiuy des mon enfance,
Ce qui m'a plus acquis d'honneur que de cheuance:
Ceste sainte fureur, qui pour suyure tes pas,
M'a tousiours tenu loing du populaire bas,
Loing de l'ambition, & loing de l'auarice,
Et loing d'oysiueté, des uices la nourrice,
Aussi peu familiere aux soldats de Pallas
Comme elle est domestique aux prestres & prelats.*

*Au reste, quoy que ceulx, qui trop me fauorisent,
Au pair de tes chansons les miennès authorisent,
Disant, comme tu sçais, pour me mettre en auant,
Que l'un est plus facile, & l'autre plus sçauant,*

*Si ma facilité semble auoir quelque grace,
Si ne suis-ie pourtant enflé de telle audace,
De la contre-peser avec ta gravité,
Qui sçait à la douceur mesler l'utilité.*

*Tout ce que j'ay de bon, tout ce qu'en moy ie prise,
C'est d'estre, comme toy, sans fraude, & sans feintise,
D'estre bon compaignon, d'estre à la bonne foy,
Et d'estre, mon Ronsard, demy-sourd, comme toy:
Demy-sourd, ô quel heur! pleust aux bõs Dieux que j'eusse
Ce bonheur si entier, que du tout ie le feusse.*

*Ie ne suis pas de ceux, qui d'un uers triomphant
Déguisent une mouche en forme d'Elephant,
Et qui de leurs cerueaux couchent à toute reste,
Pour louer la folie, ou pour louer la peste:
Mais sans changer la blanche à la noire couleur,
Et sous nom de plaisir déguiser la douleur,
Ie diray, qu'estre sourd (à qui la difference
Sçait du bien, & du mal) n'est mal qu'en apparence.*

*Nature aux animaulx a cinq cens ordonnez,
Le gouster, le toucher, l'œil, l'oreille, & le nez,
Sans lesquelz nostre corps seroit un corps de marbre,
Vne roche, une souche, ou le tronc d'un uieil arbre.
Ie laisse à discourir au iugement commun
L'usage, & difference, & uertu d'un chacun,
Lesquelz, pour presider en la part plus insigne,
Sont de plus grand seruice, & qualité plus digne:
Comme l'œil, le sentir, & ce nerf sinueux,
Qui par le labyrinth' d'un chemin tortueux*

Le son de l'air frappé conduit en la partie,
 Qui discourt sur cela, dont elle est auertie:
 L'e pertuis de l'ouye, & les trois petis os,
 Qui sont à cest effect en noz temples enclos:
 De quel sage artifice, & necessaire usage
 La nature a basti ce petit cartilage,
 Qui de l'oreille estant le fidele portier,
 Droit sur le petit trou du cauerneux sentier
 Bat eternellement, si d'une humeur épesse,
 Qui pour sa grand' froideur resouldre ne se laisse,
 Son bat continuel ne se treuve arresté,
 D'ou uient ce fascheux mal, qu'on nomme Surdité:
 Fascheux à l'ignorant, qui ne se fortifie
 Des diuines raisons de la philosophie.

I.e ne ueux estre icy de la secte de ceux,
 Qui disent ne'stre mal, tant soit-il angoisseux,
 Fors celuy, dont nostre ame est atteincte & saisie,
 Et que tout autre mal n'est que par fantaisie.
 Combien que le né'sourd, & par tel uice exclus
 Du sens, qu'on dict acquis, ne s'en fasche non plus
 (Comme lon peult iuger) que d'estre né sans ailes,
 Ou n'égaller au cours les bestes plus isnelles,
 En force les taureaux, les poissons au nager,
 Ou de ne se pouoir, comme un Demon, changer:
 D'autant que le regret uient de la cognoissance
 Du bien, du quel on a perdu la iouissance,
 Et qu'on ne doit aucun estimer malheureux
 Pour ne iouir du bien, dont il n'est desireux,

Non

N on plus qu'est un cheual, ou autre beste telle,
P our n'auoir comme nous, la raison naturelle :

Si est-ce toutefois que pour l'homme estre né
V n animal docile, auquel est ordonné
C ontre le naturel de chacune autre beste,
D'esleuer, plus diuin, aux estoilles sa teste :
Si par estre né sourd, il ne peult conceuoir
R ien plus hault, que cela que ses yeux peuuent uoir,
S ans cognoistre celuy qui homme l'a faict naistre,
M alheureux ie l'estime, or' qu'il ne le pense estre :
Aussi bien que lon dict (& nous tenons ce poinct)
N'estre plus grand malheur, que cil de n'estre point.

M ais cestuy-là, Ronsard, qui n'est sourd de nature,
A ins l'est par accident, s'il a par nourriture
Q uelque sçauoir acquis, c'est un sourd animal,
P riué d'un peu de bien, & de beaucoup de mal.
C ar tout le bien, qu'on peult receuoir par l'oreille,
P rocede ou d'un doux son, qui nostre esprit réueille,
O u d'un plaisant propos, dont nostre entendement
R egoit en l'escoutant quelque contentement.

O r celuy, qui est sourd, si tel default luy nie
L e plaisir qui prouient d'une douce armonie,
Aussi est il priué de sentir maintefois
L'ennuy d'un faulx accord, une mauuaise uoix,
V n fascheux instrument, un bruit, une tempeste,
V ne cloche, une forge, un rompement de teste,
L e bruit d'une charrete, & la douce chanson
D'un asne, qui se plaingt en effroyable son.

T

Et s'il ne peut goustier le plaisir delectable,
Qu'on a d'un bon propos qui se tient à la table,
Aussi n'est il subiect à l'importun caquet
D'un indocte prescheur, ou d'un fascheux parquet :
Au babil d'une femme, au long prosne d'un prestre,
Au gronder d'un uallet, aux iniures d'un maistre,
Au causer d'un bouffon, aux broquars d'une court,
Qui font cent fois le iour desirer d'estre sourd.

Mais il est mal uenu entre les damoizelles :
O bien heureux celuy qui n'a que faire d'elles,
Ny de leur entretien ! car si de leurs bons mots
Il n'est participant, par faulte de propos,
Il ne sestonne aussi, & ne se mord la langue,
Rougissant d'auoir fait quelque sotte harangue.

Mais il est soubsonneux, & tousiours dans son cueur
Se fait croire qu'il sert d'argument au moqueur :
Il ne le doit penser, s'il se pense habile homme,
Ains pour tel qu'il se croid, doit croire qu'on le nomme.

Mais il n'est appellé au conseil des Seigneurs :
O que cher bien souuent s'achetent telz honneurs
De ceulx qui telz secrets dans leurs oreilles portent,
Quand par legereté de la bouche ilz leur sortent !

Mais il est taciturne : ô bien heureux celuy,
A qui le trop parler ne porte point d'ennuy,
Et qui a liberté de se taire à son aise,
Sans que son long silence à personne déplaise !

Le parler toutefois entretient les amis,
Et nous est de nature à cest effect permis :

*E t ne peult on pas bien à ses amis escrire,
V oire mieulx à propos, ce qu'on ne leur peult dire?
S i est-ce un grand plaisir, dira quelque causeur,
D'entendre les discours de quelque beau diseur.
M ais il est trop plus grand de voir quelque beau liure,
O u lors que nostre esprit du corps franc & deliure,
Voyage hors de nous, & nous fait voir sans yeux
L es causes de nature, & les secrets des cieux :
P our aux quelz penetrer, un philosophe sage
V oulut perdre des yeux le necessaire usage,
P our ne voir rien qui peust son cerueau departir :
E t qui plus que le bruit peult l'esprit diuertir?*

*L a Surdité, Ronsard, seule t'a fait retraire
D es plaisirs de la court, & du bas populaire,
P our suyure par un trac encores non battu
C e penible sentier qui meine à la uertu.
E lle seule a tissé l'immortelle couronne
D u Myrte Paphien, qui ton chef environne :
T u luy dois ton laurier, & la France luy doit
Q'uelle peult desormais se uanter à bon droit
D'un Horace, & Pindare, & d'un Homere encore,
S'elle uoid ton Francus, ton Francus qu'elle adore
P our ton nom seulement, & le bruit qui en court :
D ois-tu donques, Ronsard, te plaindre d'estre sourd?*

*O que tu es heureux, quand le long d'une riuë,
O u bien loing dans un bois à la perruque uiue,
T u uas, un liure au poing, meditant les doux sons,
D ont tu sçais animer tes diuines chansons,*

*Sans que l'abboy d'un chien, ou le cry d'une beste,
Ou le bruit d'un torrent t'élourdisse la teste.
Quand ce doulx aiguillon si doulcement te poingt,
Je croy, qu'alors, Ronsard, tu ne souhaites point
Ny le chant d'un oyseau, ny l'eau d'une montagne,
Ayant avecques toy la Surdité compagne,
Qui fait faire silence, & garde que le bruit
Ne te uienne empescher de ton aise le fruit.*

*Mais est il harmonie en ce monde pareille
A celle qui se faiçt du tintin de l'oreille ?
Lors qu'il nous semble ouir, non l'horreur d'un torrent,
Ains le son argentin d'un ruisseau murmurant,
Ou celui d'un bassin, quand celui qui l'escoute,
S'endort au bruit de l'eau, qui tumbé goutte à goutte.*

*On diçt qu'il n'est accord, tant soit melodieux,
Lequel puisse egaler la musique des Cieux,
Qui ne se laisse ouir en ceste terre basse,
D'autant que le fardeau de ceste lourde masse
Hebete noz esprits, qui par la Surdité
Sont faiçts participans de la diuinité.*

*Regarde donc, Ronsard, s'il y a melodie
Si doulce que le bruit d'une oreille essourdie,
Et si la Surdité par un double bienfait
Ne recompense pas le mal, qu'elle nous fait,
En quoy mesmes les Dieux, Déesse, elle ressemble,
Qui nous uersent l'amer, & le doux tout ensemble.*

*O que j'ay de regret en la doulce saison,
Que ie soulois regner paisible en ma maison,*

*Si sourd, que trois marteaux tumbans sur une masse
De fer estincelant, n'eussent rompu la glace
Qui me bouchoit l'ouyè, heureux sil en fut onc:
Las fusse-ie aussi sourd, comme i'estois adonc!*

*Le bruit de cent uallets, qui mes flancz environnent,
Et qui soir & matin à mes oreilles tonnent,
Le deuoir de la court, & l'entretien commun,
Dont il fault gouverner un fascheux importun,
Ne me fascheroit point. un creditur moleste
(Race de gens, Ronsard, à craindre plus que peste)
Ne troubleroit aussi l'aise de mon repos,
Car, sourd, ie n'entendrois ne luy, ne ses propos.*

*Ie n'orrais du Castel la fouldre & le tonnerre,
Ie n'entendrois le bruit de tant de gens de guerre,
Et n'orrais dire mal de ce bon Pere Sainct
Dont ores sans raison toute Rome se plaingt
Blasmant sa cruauté, & sa grande conuoitise,
Qui ne craint (disent- ilz) aux despens de l'Eglise
Enrichir ses nepueus, & troubler sans propos
De la Chrestienté le publique repos.*

*Ie n'orrais point blasmer la mauuaise conduite
De ceux qui tout le iour trainent une grand' suite
De braues courtisans, & pleins de uanité
Voyant les ennemys autour de la cité,
Portent Mars en la bouche, & la crainte dans l'ame:
Ie n'orrais tout cela, & n'orrais donner blasme
A ceux qui nuict & iour dans leur chambre enfermez
Ayans à gouverner tant de soldats armez,*

*F ont aux plus patiens perdre la patience,
T ant superbes ilz sont , & chiches d'audience.*

*I e n'entendrois le cry du peuple lamentant
Q u'on uoise sans propos ses maisons abbatant,
Q u'on le laisse au danger d'un sac esbouentable,
E t qu'on charge son doz d'un fais insupportable.
O bien heureux celuy qui a receu des Dieux
L e don de Surdité ! uoire qui n'a point d'yeux,
P our ne uoir, & n'ouir en ce siecle ou nous sommes
C e qui doit offenser & les Dieux, & les hommes.*

*I e te saluë, o sainte, & alme Surdité,
Q ui pour throsne, & palais de ta grand' maiesté
T'es caué bien auant soubs une roche dure
V n antre tapisé de mousse, & de uerdure :
Faisant d'un fort ha'llier son effroyable tour,
O u les cheutes du Nil tempestent à l'entour.*

*L à se uoid le Silence assis à la main dextre
L e doigt dessus la leure : assise à la senestre
E st la Melancholie au sourcil enfonsé :
L'Estude tenant l'œil sur le liure abbaisé
S e sied un peu plus bas : l'Ame imaginative,
L es yeux leuez au ciel, se tient contemplatiue
D ebout deuant ta face : & là dedans le rond
D'un grand miroir d'acier te fait uoir iusq' au fond
T out ce qui est au ciel, sur la terre, & soubs l'onde,
E t ce qui est caché soubs la terre profonde :
L e graue Iugement dort dessus ton giron,
E t les Discours ailez uolent à l'environ.*

*Donq', ô grand' Surdité, nourrice de sagesse,
 Nourrice de raison, ie te supply, Déesse,
 Pour le loyer d'auoir ton merite uanté,
 Et d'auoir à ton loz ce Cantique chanté,
 De m'estre fauorable, & si quelqu'un enrage
 De uouloir par enuie à ton nom faire outrage,
 Qu'il puisse un iour sentir ta grande deité,
 Pour sçauoir, comme moy, que c'est de Surdité.*

 F I N 

EXTRACT DV PRIVILEGE DV ROY.

I L est permis à Federic Morel Imprimeur & Libraire en l'Vniuersité de Paris, d'imprimer & uendre ce present liure intitulé, Diuers Jeux Rustiques, & autres œuures poetiques de IOACHIM DV BELLAY. Et defendu tresexpressémēt par le Roy à tous autres Imprimeurs & Libraires de imprimer ne exposer en uente d'autre impression (ny mesme de la sienne, sans son consentement) ledict liure, & autres œuures poetiques dudit autheur imprimees par ledict Morel : Et ce sur peine de confiscation des liures, & d'amende arbitraire enuers le Roy, l'Auteur, & ledict Imprimeur. Ainsi que plus amplement il appert par le Priuilege octroyé audit DV BELLAY, Donné à Paris le X V I I. iour de Ianuier, M. D. L V I I.

Signé DVTHIER.



